

Adeline a la bougeotte

Plus fort que Cadet Roussel ! Adeline a déménagé presque aussi souvent qu'elle a changé de voiture ou d'amant. Elle va au gré du vent, suivant aveuglément sa destinée. Ses parents également bougeaient beaucoup.

Son premier logis, c'est son ami Julien qui l'a déniché, près des studios d'enregistrement des Buttes Chaumont à Paris et plus exactement rue des solitaires dans le 19^{ème} sur les hauts de Belleville : rue prédestinée car solitude déjà bien entamée. Cette petite rue est bien connue de par la chanson d'Eddy Mitchell. Elle est sombre et mène à la place des fêtes : place prédestinée car Adeline vit d'optimisme. Les maisons, hautes de quatre étages maximum, cachent des cours et arrière-cours assez sympathiques. C'est là, au fond d'une cour pavée, qu'un petit studio meublé tendait les bras à Adeline. Elle était enceinte de six mois, abandonnée du père de l'enfant et orpheline de père et de mère. Elle avait pour voisine une dame d'un certain âge qui s'était mis dans la tête d'adopter son enfant à sa naissance ! Elle l'écarta bien vite de sa route. C'est terrible : lorsque vous êtes seule, vous êtes une proie permanente. Adeline aimait beaucoup ce quartier et allait quotidiennement marcher trois, voire quatre ou cinq heures au parc. Ne voilà pas qu'une de ses sœurs vivant au Mexique décida de débarquer pour voir le studio ! Elle venait avec son bébé nouveau-né. Adeline cachait sa grossesse. Sa sœur resta quelques semaines, dormit à côté d'elle dans son grand lit et n'y vit que du feu ! Elle était complètement déconnectée de la France. Aussi lorsqu'elles revinrent toutes les deux du marché avec un carton de pommes, elle les mit directement dans l'évier et les nettoya avec du liquide vaisselle... Zarbi vous avez dit ? Elle craignait les maladies. Avant son départ à Mexico lors de ses fiançailles, soit deux ans avant le décès de leur maman, elle avait eu le privilège d'être dotée d'un beau cadeau : une petite voiture car elle travaillait à la gare St Lazare et avait besoin d'être véhiculée. Adeline avait récupéré cette voiture et s'en servait beaucoup. Sa sœur la vendit sans lui en parler et elle se retrouva du jour au lendemain à pieds puis la miss repartit faire sa vie à Mexico. Ah ! Elle s'en souviendra du passage du Mexique rue des solitaires ! Après son départ, une autre de ses sœurs aînées débarqua et mit les pieds dans le plat. Soit, elle l'avait gâtée en lui achetant des vêtements adaptés mais elle lui gâcha sa joie en contactant, à son insu, les parents du père de son enfant à Lille. Adeline ne sut jamais ce qu'elle leur avait bien pu dire, ni comment elle les avait retrouvés mais le fait est qu'ils crurent qu'elle voulait de l'argent. Elle perdit tout espoir de le

revoir un jour et avait honte de ce comportement. Elle coupa le contact avec sa soi-disant protectrice.

Son second logis fut une bénédiction de l'association des Ailes Brisées. Depuis le décès de son père en 1965, Adeline et ses sœurs avaient été convoquées quelques années de suite pour l'arbre de Noël. Cette association s'occupait des veuves et orphelins d'aviateurs militaires mais la famille d'Adeline était reconnue pour avoir été là dès l'origine de l'aviation en France. Ils étaient civils et son papa était moniteur instructeur. Son parcours en tant que pilote était honorable. Avec son frère, qui fut nommé tuteur d'Adeline et de sa petite sœur lorsque leur maman décéda elle aussi, ils avaient été réquisitionnés pendant la guerre car ils étaient d'excellents pilotes. Les « Ailes Brisées » les avaient donc acceptées dans leur cercle, place St Augustin à Paris. Adeline accoucha prématurément d'un joli petit garçon et l'association prit les choses en main. Le studio de la rue des solitaires étant trop petit et manquant de confort pour y vivre avec un enfant, ils lui dénichèrent un appartement spacieux en banlieue. C'était une surprise, tout s'était fait incognito lorsqu'elle allaitait tous les prématurés du coin, depuis son lit d'Hôpital. Oui, Adeline était une vraie vache à lait et produisait à en revendre, sauf que mal informée, elle rendait ce service gratis. Elle est comme ça Adeline : elle donne, elle donne et ne demande rien en échange. Elle n'avait absolument pas envisagé de quitter son studio, elle y était heureuse mais il fallait bien se rendre à l'évidence. Donc, ils ont bien fait et elle n'eut pas son mot à dire... Heureusement ! Car elle n'est pas toujours facile à vivre... L'association lui donna rendez-vous à Bobigny, dans la Seine St Denis (le neuf trois comme on dit maintenant (93)). Elle se rendit à la gare de Colombes avec son bébé dans son couffin. Cela lui parut être le bout du monde ! Elle ne connaissait absolument pas la banlieue et elle marcha, marcha, se perdit et remarqua encore. C'est lourd un couffin, même si le bébé dedans ne pèse que quelques kilos. A la gare de Bobigny, l'association et la sœur berrichonne d'Adeline qui était de connivence, l'attendaient, impatientes de lui faire la surprise. Elles remontèrent une longue rue, débouchant sur une petite résidence HLM (Habitation à loyer modéré : ce qui était vrai à l'époque. De nos jours, il n'y a plus rien de modéré !). 1^{er} étage droite : on lui remet les clefs. « Voici ta nouvelle maison ». C'était un F3, douillet et clair avec balcon. Depuis la grande baie vitrée, Adeline aperçut des enfants jouer sur la pelouse. Quel beau cadeau on lui avait fait là ! Les Ailes brisées avaient en plus, obtenu les soins gratuits à 100 % et pour elle et pour son bébé, ainsi qu'un an de lait et couches gratuites. Elle n'avait plus qu'à trouver un job et une nourrice. Les Ailes Brisées la suivirent pendant de longues années et étaient toujours là en cas de coup dur. C'était sa seconde famille. L'assistante sociale était âgée et prit sa retraite. Elle décéda malheureusement quelques temps

après son départ. C'était un peu mère Theresa ! Les Ailes Brisées proposèrent à Adeline un poste dans l'armée lorsqu'elle fut installée dans son nouveau logement. Adeline prit peur et refusa. Cela a été une de ses plus grosses gaffes ! Elle était profondément antimilitariste alors qu'elle ne connaissait rien de l'armée. Ce qu'on lui proposait était un poste civil dans l'armée. Elle aurait eu un salaire correct et un avenir tout tracé mais il faut croire que tel n'était pas son destin ! Elle préféra galérer encore un peu... Adeline était désormais balbynienne dans le neuf trois. Ne cherchez pas l'erreur ! J'enlève le décodeur : les balbyniens et les balbyniennes sont les habitants de Bobigny dans le 93 (neuf trois). Je vous rassure, il n'y a rien de contagieux ! Elle avait beau regarder autour d'elle, elle ne voyait plus ces vieilles pierres qui font le charme de Paris. La banlieue de ce côté-ci n'est faite que de béton. Seule subsiste la vieille église avec son clocher. Elle est perdue, je dirais même cernée par des tours froides de chez froides. Elle semble irréaliste ! Le clocher atteint le cinquième étage du bloc d'en face. J'imagine la joie des locataires lorsque les cloches sonnent. Pour se rendre au centre-ville, elle devait descendre la longue petite rue. Tout en bas se trouvait un arrêt de bus. Combien de fois a-t-elle remonté cette rue, son bébé dans un bras, ses courses dans l'autre, le souffle haletant et bravant tous les temps. A part le béton, il y avait aussi l'immense centre commercial avec son parking souterrain. C'était la seule attraction du coin. Lors de la venue du père Noël pour animer un peu ce paysage futuriste et alors que son fils commençait à peine à marcher, elle se rendit à la banque face au supermarché. Trop chargée, son fils restait à ses côtés dans ce lieu sécurisé et jouait avec des prospectus. Elle remplit ses papiers et décida d'emmener le petit voir le père Noël à une centaine de mètres, au centre du centre. A sa grande surprise, il avait disparu ! Il n'était plus dans la banque ! Horreur et désespoir... Elle demanda tous alentours et tous azimuts si quelqu'un l'avait aperçu. Rien... Panique à bord. Elle fit faire une annonce micro. Rien. Personne ne se manifestait. Elle arpenta les multiples allées bien décorées en se fichant bien de tout ce cinéma clinquant et quelle ne fût pas sa surprise de trouver son petit bonhomme dans les bras du père Noël ! La banque, ça l'ennuyait, alors il était allé voir le père Noël de son propre chef... Comme un chef, du haut de ses trois pommes. Et le père Noël n'avait pas entendu l'annonce : ben oui ! À cet âge, on est un peu sourdique ! Ca : c'était pour la petite anecdote. Elle était bien dans son F3 hormis ses voisins très snobs, voire parvenus et qui la zieutaient derrière le carreau car je le rappelle : à cette époque, une mère célibataire était une tare. Alors on épiait ses moindres gestes, des fois qu'il y aurait lieu d'alerter la DASS encore une fois ! Adeline ignorait ces gens-là, seul moyen de ne pas être perturbée. Très vite, elle se mit en recherche de travail car maintenant, il fallait assumer le loyer et l'éducation du petit. Cela fut facile, à cette époque il y avait du travail pour tout le

monde et on pouvait s'offrir le luxe de changer d'employeur comme de chaussettes. Elle trouva une nourrice non loin de chez elle. Tout allait bien jusqu'au jour où elle rencontra son futur mari, dans le cadre de son travail. Il lui en fit voir de toutes les couleurs : pour vous dire, sur deux ans de mariage, Adeline dut faire huit mois de psychothérapie. Afin d'arrondir les angles, elle décida de prendre une épicerie en gérance avec son époux.

Ils emménagèrent à Saint Denis (toujours dans le neuf trois). Ils devinrent des dionysiens. La superette était toute petite : deux rayons au centre, un rayon réfrigéré sur le côté pour les produits frais, un étalage de fruits et légumes en devanture. Le logement de fonction était à l'étage. C'était une vieille maison avec pignon sur rue et vue sur la cour depuis la salle à manger. Il y avait de l'espace. Au rez-de-chaussée, le magasin débouchait sur une immense cuisine qu'ils aménagèrent en petit studio avec accès sur la cour dont ils étaient les seuls bénéficiaires. De l'autre côté de la rue, il y avait de nombreuses allées venues au bistrot des trois marches, tenu par Maurice. Le quartier était surtout composé de bretons venus travailler à la capitale. Un peu plus loin, il y avait la zone : une cité craignosse mais qui les laissait tranquilles, leur fief étant en cercle fermé ou avec les bandes rivales des 4000 à Aubervilliers. C'est toute fière qu'Adeline ouvrit son magasin à six heures du matin, après avoir lessivé le sol. On ne se rend pas compte du travail imposant que représente un commerce. Il y avait le livreur de produits frais, l'entretien de la boutique, les commandes, le réappro, le stock, les contrôles sanitaires, la caisse, les comptes et les dépôts à la banque. Il fallait déposer l'argent de la recette deux fois par jour et la banque se situait dans la cité voisine. Adeline n'était jamais rassurée mais il ne lui est jamais rien arrivé de fâcheux à ce propos. Son mari jouait les grands seigneurs au bon cœur et offrait des tournées générales avec l'argent qu'il prélevait dans la caisse. Leur couple était déjà en péril et Adeline riait jaune. Un soir en hiver, alors qu'il faisait une nuit d'encre de chine, une dame toute en noir pénétra dans le magasin. Adeline était seule. La dame était vêtue de deuil du petit orteil à la racine des cheveux. Son maquillage aussi était noir et amplifiait la dureté de ses billes qui lui servaient d'iris. Sans un mot, elle fit les cent pas devant l'étalage de légumes, fixant Adeline du regard puis disparut, toujours en silence. Elle lui glaça le sang. Adeline resta une bonne demi-heure, perplexe, se demandant bien ce qu'elle était venue lui annoncer ! Il ne faut pas oublier que son père avait eu droit à à peu près la même apparition, un an avant sa mort lorsqu'il tenait son auto-école. Un an après, jour pour jour, il décédait. Alors vous comprendrez qu'Adeline avait quelques raisons de se poser des questions ! Quelques jours plus tard, elle eut une dispute plus violente qu'à l'ordinaire, avec son époux. C'était certainement pour une broutille comme bien souvent dans les couples mais le fait est qu'il lui

mit un coup de poing en pleine face, la déclarant KO sur le carrelage de la boutique. Puis elle tomba à nouveau enceinte et le bientôt futur ex devint de plus en plus violent, notamment avec le fils d'Adeline. Trop, c'était trop. Ils démissionnèrent de la gérance et durent quitter le logement de fonction.

Ils emménagèrent un mois plus tard dans un logement sis en rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, à Epinay/seine, toujours dans le neuf trois mais de plus en plus près du 95. Plus ça allait, plus Adeline fuyait la proche banlieue de Paris qui devenait invivable. A Epinay, ils devinrent des spinassiens. Je vais faire un vilain jeu de mots mais ils quittaient la vinasse de chez Maurice pour la spinasse... Hélas, hélas, mais n'hélas, bonjour la mélasse ! L'appartement donnait sur une cour dont ils avaient l'usufruit. Il y avait deux chambres, une salle de séjour, une toute petite cuisine carrelée de vert d'eau, une toute petite salle de bain et des toilettes. Le sol brillait par son parquet, la peinture des murs craquelait, les plafonds étaient hauts et ornés de frisure blanche. L'appartement était en contre bas. Ainsi, depuis la salle de séjour, il suffisait d'enjamber la fenêtre pour être dans la petite rue perpendiculaire à un grand boulevard toujours comblé d'un trafic intense. Il y avait au moins quelqu'un de comblé dans l'histoire : le boulevard ! Adeline n'aimait pas la ville d'Epinay/seine. Elle la trouvait impersonnelle et triste. Il se passait d'ailleurs beaucoup de choses que je qualifierais de maléfiques. Un après midi, alors qu'elle glandait dans le canapé, elle vit passer devant sa fenêtre, un homme, tombé du quatrième étage. Il s'était suicidé. Elle n'eut pas le temps de dire ouf, elle entendit plouf. C'est impressionnant le bruit d'un corps s'éclatant au sol après une telle chute. C'est là qu'on réalise que nous sommes composés de 80% d'eau. C'est dans cet appartement de poisson qu'Adeline envoya valser son mari et demanda le divorce. Puis elle rencontra un beau rital qui la mit en contact avec une de ses tantes qui logeait à Clichy/seine (92) et elle obtint un petit F2 dans le même immeuble. C'était une vieille bâtisse. En façade, les propriétaires avaient des appartements assez luxueux. Au fond de la cour, après avoir escaladé un escalier en colimaçon sentant bon le bois verni, nous débouchions sur un trois étages avec fenêtre sur cour. Il n'y avait pas de salle de bains mais le logement était assez sympathique par sa rusticité. Par contre, c'était un vrai piège en cas d'incendie ou autre. Il n'y avait aucune autre issue que ce petit escalier étroit. Adeline avait récupéré une chienne qu'elle nomma Chipie, sur une idée originale de son fils. Chipie portait bien son nom... La vache de chienne ! Elle dépouilla complètement sa chère et tendre 2 chevaux verte qu'elle appelait « sa grenouille » d'ailleurs, tant elle s'éclatait avec ! Chipie avait aussi dépouillé le canapé. Forcément c'était une chienne croisée avec un bâtard ou un pied de tabouret, c'est comme vous voulez et de surcroît à tendance chien de chasse, avec de longues oreilles. Alors, un

chien de chasse dans un F2, ça tente de creuser le sol et à défaut, ça creuse les cousins bien tendres. Un soir, lorsqu'Adeline rentra à la maison, elle sentit une forte odeur de cramé depuis la cour. Elle monta illico les marches quatre à quatre pour découvrir... Ah la petite conne ! Elle avait pissé sur la rallonge électrique qui trainait à terre. La prise avait pris feu mais heureusement s'était éteinte assez vite pour que cela ne se propage pas. Le plancher était noir de l'impact et Chipie, planquée au fond de la salle, les oreilles basses et la queue entre les jambes. Elle avait dû se prendre une bonne décharge ! Il n'y avait pas de chauffage dans cet appartement. Alors Adeline acheta des radiateurs électriques. Une nuit : elle se réveilla en sursaut, sentant une forte chaleur. Elle ne savait pas si elle rêvait ou si elle était en pleine réalité surréaliste : le petit lit de son fils était en feu. Le temps que cela fasse le tour dans son esprit encore endormi, elle bondit dans les flammes et attrapa le petit, d'un coup. Elle ne sait toujours pas comment elle a pu avoir ce courage ! Elle n'a pas réfléchi et a foncé. L'enfant fut sauvé. Elle avait heureusement été réveillée juste à temps car il ne fut même pas touché par les flammes. Par contre, la couverture continuait de flamber. Adeline réussit à éteindre le feu en versant des casseroles d'eau puis elle ouvrit la fenêtre pour que cette épaisse fumée noire s'échappe. Il y eut plus de peur que de mal. Le radiateur était trop près du lit et lorsque le petit se retourna dans son sommeil, la couverture était tombée sur le radiateur. Tout ceci se passa à une vitesse éclair et si j'ose dire, les voisins n'y virent que du feu ! C'est le lendemain matin qu'ils sentirent l'odeur et constatèrent les traces noires au-dessus de la fenêtre. Il faut dire que cet immeuble était occupé par des personnes âgées et qu'Adeline était au dernier étage. Juste en face, il y avait le marché de Clichy/seine, à deux pas de la porte de Clichy. C'était la vie parisienne et en 1978, cette banlieue était richement fréquentée. Adeline n'avait même pas à prendre la voiture pour installer son étal et l'école était deux rues après le marché. Mais que demande le peuple ? Tout baignait dans l'huile ! Tout roulait comme sur des roulettes. Le marché de Clichy se faisait trois fois par semaine. Il y avait juste la petite sœur à emmener chez la nourrice. Le beau rital s'avéra être un maquereau en puissance. Au bout d'un an et demi, Adeline le quitta mais monsieur s'imaginait qu'elle était partie sur un coup de tête et il vint frapper à sa porte. Il ne fut pas déçu du voyage, le mec ! Primo, lorsqu'il s'aperçut que sa clef ne fonctionnait plus sur les serrures et secundo lorsqu'elle lui annonça qu'elle pouvait très bien porter plainte contre lui. A dater de cet instant, il n'eut de cesse de l'effrayer. Chaque soir, à heures tardives, il y avait des bruits étranges sur le palier, qui, je vous le rappelle, était un vrai piège. Aucune fuite n'était possible : c'était un coupe gorge. Une nuit, tremblante de toutes parts, Adeline appela la police. Allo ? Ne quittez pas... Au bout de cinq bonnes minutes, un fonctionnaire répondit ceci « Cela n'est pas de notre ressort, vous devez appeler

la gendarmerie ». Adeline insista et l'agent lui donna enfin le numéro de la gendarmerie. Elle aurait pu se faire tuer mille fois ! Rebelote : elle expliqua sa peur pendant que le rital se prenait toujours pour un gentleman cambrioleur. « Vous n'êtes pas blessée ? » « Non. Il est derrière la porte et tente de la forcer » « Il n'y a pas de mort ? » « Non. Je vous dis que je suis en réel danger » « Nous nous déplaçons uniquement lorsqu'il y a au moins un blessé. Venez faire une déposition demain » Voilà. Adeline resta tétanisée et dégoutée par l'attitude de ces fonctionnaires, qui agissent probablement, selon les ordres reçus du gouvernement. Quelques minutes plus tard, elle entendit du bruit en bas, dans la cour. Puis elle aperçut de la lueur. Les gendarmes étaient quand même venus faire une ronde. Les bruits cessèrent sur le palier. Le rodeur était parti. Ouf ! Il y a quand même un peu d'humanité chez un gendarme !

Les gendarmes avaient beau faire leurs rondes, Adeline avait peur en permanence et vivre dans ce piège, devenait insupportable. Elle avait besoin de souffler un peu, de chasser ses angoisses. Puisque ses enfants étaient en vacances chez sa sœur dans le Berry, elle décida de prendre un peu de repos avec eux. Cela ne pouvait être que bénéfique, primo pour les enfants et pour elle-même, secundo : de profiter de l'air pur de ce lieu-dit niché au bout du monde car le Berry, c'est le bout du monde ! Sa sœur était contente de la voir. Au bout de quelques jours, n'étant absolument pas prête à affronter à nouveau cette ambiance de Clichy, Adeline proposa à sa sœur de louer la petite maison de pierre située sur le côté de la ferme, face à la vieille grange abandonnée. La masure abritait un grand lit deux places tout juste coincé entre les quatre murs épais faits de pierres berrichonnes. Il n'y avait ni fenêtre, ni cheminée, juste une petite porte donnant directement sur la gadoue en temps humides. Adeline était bien entre ses quatre murs. Elle se douchait dans la grande maison et mangeait souvent à la table de sa sœur tout en tentant de respecter sa liberté. Elle ne voulait surtout pas être envahissante. Elle inscrivit les enfants à la seule et unique école, voire classe du secteur. La maîtresse s'occupait d'enfants de tous âges. Le fils d'Adeline apprit à monter sur un vélo dans cette campagne vallonnée. Il n'aimait pas trop l'école et le fit comprendre quand par une belle matinée, alors qu'Adeline sillonnait les routes, allant vaquer à ses occupations, la police doubla sa belle DS bleue chargée à bloc et lui fit signe de stopper. Tremblante, elle s'exécuta, sachant bien qu'elle était en retard pour payer l'assurance. Elle était certaine que la police allait lui chercher des noises. Et bien nenni ! Pas tout du tout ! "Vous êtes bien Madame Adeline ?".... Euh... Dans sa tête, elle se disait "Ils sont balaises dans le Berry ! Comment savent-ils cela ?" "Oui" "suivez nous, votre fils est à l'hôpital. Il se plaint du ventre". Ils mirent le gyrophare en route et Adeline les suivit, encore plus tremblante. Arrivés à l'hôpital, le petit allait très bien ! Il

avait simplement voulu lui montrer qu'il préférerait la suivre dans son travail plutôt que d'aller apprendre à écrire.

La nature, ça inspire les petits comme les grands ! Dans la série « Maman, je te fais pleurer, je te fais rire », la fille d'Adeline, voulant imiter son grand frère ou son cousin, je n'ai jamais su qui des deux a été l'idole, se tenait tout debout devant le cerisier. Pan pan cul cul... Elle n'avait pas d'culotte ! Non pas comme le corbeau ouvrant un large bec, mais plutôt comme le roseau pliant au vent, la petiotte pissait le long du tronc. Il n'y a que la fille d'Adeline pour avoir des idées aussi bizarres ! Elle ne peut pas la renier. Les cerises s'en souviennent encore, elles n'ont pas dérougit et les cerises sont cuites ! Le commerce aux Poux n'était pas rentable. Le Berry est une région pauvre et les gadgets que vendait Adeline étaient déplacés, farfelus en ces basses terres. Les économies sombraient et elle devait commencer à envisager son retour à Clichy mais pas avant la prochaine rentrée scolaire. Ce n'était pas plus mal car le temps passait et le beau rital avait certainement lâché l'affaire. En attendant, elle était tranquille : il ne risquait pas de la retrouver dans ce trou perdu... Ce petit trou de verdure comme dirait Rimbaud. Un soir, en rentrant du boulot, la sœur d'Adeline lui dit « Devine qui es venu ? ». Adeline fouilla dans sa tête, ça ne pouvait pas être son rital car elle lui avait juste parlé du coin mais sans plus et sa sœur n'ayant pas le téléphone en ces temps-là, on ne pouvait pas la trouver sur l'annuaire « Sais pas ! » « Ton mec est venu ». Incroyable mais vrai ! Il l'avait retrouvée. Le hasard se mêlant encore de sa vie, il s'est trouvé qu'une tante du dit rital avait sa maison de campagne à juste un kilomètre de là et qu'il était venu lui rendre visite. Au café, les ragots allaient gaiement... « Et puis, les jeunes de la haut. Cre ven Diuous, tu sais ben.....les Poux... Et tata ti et tata ta... Y sont bizarres quand même ». Il avait vite fait le rapprochement. La sœur précisa qu'il reviendra demain. Adeline le revit donc et ils s'expliquèrent posément, après avoir passé une dernière nuit ensemble. Toute crainte étant désormais révolue, elle pouvait retourner à Clichy sereinement. Elle y rencontra un homme d'affaires vivant à Paris dans un appartement luxueux. Il avait une grosse voiture Citroën d'un vert pas beau. Adeline avait sa grenouille verte, Paul avait un crapaud qui perdit son moteur lors d'un déplacement professionnel, sur l'autoroute. Ah ! Que vivent les 2 Chevaux, c'est du costaud. Un soir, en rentrant du travail et alors qu'elle se garait, un homme l'aborda car il voulait lui acheter sa grenouille verte. Ah ! Euh... Tope là. Affaire conclue en cinq minutes. Cela faisait maintenant un an qu'Adeline était intérimaire dans l'aéronautique, qui se décida à l'embaucher. Elle accepta cette embauche avec plaisir bien qu'étant mieux payée en intérim car elle pourrait ainsi bénéficier du 1% patronal et accéder à un logement correct. Cette année

provisoire lui permit de pouvoir faire la demande de logement sitôt l'embauche signée et elle fut très vite logée à Colombes, près du parc de l'île marante et, bizarrement, juste à cinquante mètres de l'hôpital Louis Mourier où son fils était né, neuf ans plus tôt. De sa fenêtre, elle pouvait apercevoir la maternité. C'était un F4, au quatrième étage d'un immeuble tout en long. Depuis le large balcon, elle pouvait voir la Seine. Comme d'habitude, son voisin du dessous était maniaque et pénible à vivre. Tous ses voisins ont toujours été une galère dans sa vie. L'appartement était spacieux et Adeline eut très vite envie de le rendre joli. Elle attaqua les papiers peints, la moquette, elle refit tout avec l'aide de sa copine Sylvie. Ce logement tombait à pic car la petite sœur d'Adeline appela pour lui signaler qu'elle était dans un foyer à Senlis, dans l'Oise. Elle voulait divorcer de son meunier corse et était venue se réfugier en région parisienne. Adeline était très heureuse que sa petite sœur Ghislaine soit dans la région. Avec les enfants, elle était allée lui rendre visite à Senlis. Ghislaine et Adeline étaient très soudées depuis la plus tendre enfance. Ghislaine logeait dans un foyer pour travailleurs immigrés, en périphérie de la ville et avait trouvé un job de pompiste à la station d'essence, juste avant d'attraper l'autoroute A1. Elle était courageuse et ne reculait devant aucun obstacle. Comme Adeline, elle pensait qu'il n'y a pas de problème mais juste des solutions. Adeline eut beaucoup de peine de la voir dans cet environnement. Ce foyer était un vrai coupe gorge pour une jeune femme seule et de surcroît française, car elle était bien la seule et unique rescapée du pays ! Nous étions en hiver et dès la tombée de la nuit, les yeux brillants de tous ces mâles luisaient dans l'ombre tel des yeux de chats guettant leur proie. Ghislaine n'avait pas peur et pourtant, elle aurait dû ! Ils étaient là sur le pas de la porte et pour rentrer chez elle, il fallait inévitablement traverser cette horde en chaleur et de plus Ghislaine était jolie ! Sa chambre était cependant fort agréable et elle bénéficiait de toutes les commodités. Ayant depuis peu son appartement à Colombes et n'ayant pas encore restitué celui de Clichy, Adeline proposa à sa petite sœur d'habiter Clichy. Elles ne feraient pas les formalités, ainsi elle aurait juste à s'installer sans frais. Il suffirait qu'elle paye son loyer et charges et le tour était joué. Elle sauta évidemment sur cette aubaine. Ce n'était pas important que le loyer reste au nom d'Adeline car elles s'entendaient bien. Ghislaine emménagerait dans quelques semaines, le temps de prendre congé de son job. Toutes deux n'avaient pas prévu que le meunier la retrouverait. Il débarqua à Senlis avec sa GS marron immatriculée en corse. Il n'était pas question que Ghislaine revienne sur sa décision de divorcer. Elle lui céda sa chambre de Senlis et s'installa à Clichy. Ils se voyaient régulièrement et Adeline tremblait pour sa petite sœur. Léonard avait le surnom de « renard » dans sa montagne corse. Il était rusé comme cet animal et en avait d'ailleurs la forme des yeux. Il était tout petit et tout ridé,

on aurait presque dit un asiatique. Fort de ses inquiétudes et soupçons, Adeline avait demandé à Ghislaine « Tu n'as pas peur qu'il te fasse des ennuis ? Comment peux-tu le recevoir chez toi ? Je tremble pour toi ». Sur quoi, elle répondit calmement « Qu'est-ce que tu veux qu'il me fasse ? C'est un petit vieux. Il me fait pitié plus qu'autre chose ». En effet, Léonard était de vingt-cinq ans plus âgé que Ghislaine mais à soixante-trois ans, on n'est pas si vieux que ça et les craintes d'Adeline se renchérirent. Elle avait vraiment un mauvais pressentiment. Avant de faire sa demande de logement pour Colombes, Adeline avait craqué devant le désarroi de son fils et l'avait retiré de ce pensionnat à Conflans. Il avait réintégré l'école de Clichy où il retrouva avec joie son petit pote magrébin avec lequel il fauchait les emblèmes des voitures. Lorsque Ghislaine fut arrivée, elles décidèrent de laisser le fiston finir l'année scolaire à Clichy. Ainsi, Adeline l'emmenait tous les matins de Colombes à Clichy et il rentrait le soir directement chez Ghislaine. Il avait la clef et n'attendait sa mère qu'une heure à peu près, le temps qu'elle rentre de son travail. C'était une solution pratique et Ghislaine était quasiment toujours là lorsque le petit rentrait de l'école. Adeline invitait souvent Ghislaine à manger chez elle. Lorsque son meunier était là, elle l'invitait aussi, à contre cœur mais Ghislaine ne voulait pas le blesser, alors elle jouait le jeu. Ils passèrent les fêtes de fin d'année ensemble. Léonard, à priori, se sentait bien chez Adeline à Colombes et il commença à lui faire des avances. Elle était scandalisée ! Elle avait de plus en plus de mal à le recevoir dans sa maison mais c'était le beauf ! On ne choisit pas sa famille. Fort heureusement, il rentra en corse après les fêtes et Adeline poussa un OUF de soulagement. Elle était elle-même en pleine procédure de divorce et avisa sa petite sœur des tracasseries que cela occasionne. Ghislaine n'avait pas d'enfant et ne s'inquiétait pas, mais elle avait quand même mit toute l'assurance vie de leur maman pour sauver la châtaigneraie de son mari et Adeline savait bien que là, il y aurait comme un os ! Tranquille et rassurée car Léonard avait réintégré ses pénates, Ghislaine venait souvent passer le weekend chez Adeline et cela reste de beaux souvenirs. Ghislaine était intelligente. Adeline l'admirait. Elle avait repris les études et apprenait maintenant le sanscrit, autrefois parlé dans le sous-continent indien. Elle apprenait aussi la religion bouddhiste et se levait à quatre heures du matin, étendait un tapis sur le sol, prenait une position genre « lotus » et priait. Ce weekend de début avril 1983, Ghislaine était là et s'était fait cuire deux œufs à la poêle, puis s'était mit de la crème sur le visage avant de partir à son cours de sanscrit. Elle prenait soin de son corps et de son âme et cette image est restée gravée à jamais dans l'esprit d'Adeline. Elle laissa son cartable noir chez elle et lui donna rendez-vous pour tard dans la soirée.

La soirée se passa et Ghislaine ne rentra pas. Adeline trouvait cela étrange mais Ghislaine était tellement bizarroïde ! Adeline pensait qu'elle était certainement à Clichy ou quelque part avec des amis et qu'elle allait revenir le lendemain car de toute façon, elle avait besoin de son cartable. Elle se coucha. Dans cette nuit du 8 au 9 avril 1983, à quatre heures précisément, elle se réveilla en sursaut. Assise sur son lit, les yeux grands ouverts, elle voyait une image devant elle : deux têtes de squelette. Une était une tête de mort comme on en voit dans les musées et l'autre était une tête de mort avec les yeux vivants. Elle eut peur car devant cette vision, elle craignait qu'il ne soit arrivé quelque chose à Ghislaine dans ce Clichy de malheur.

AMOUR. Un meunier corse de 65 ans, accusé d'avoir assassiné sa femme, une étudiante en ethnographie d'Aix-en-Provence, qu'il avait rencontrée alors qu'elle préparait un mémoire de maîtrise sur « la civilisation de la châtaigne en Corse », proteste de son innocence. Le verdict sera donné aujourd'hui par les jurés de Nanterre.

SAINT-ETIENNE

Adeline ne pouvait pas joindre Ghislaine car il n'y avait pas le téléphone à Clichy et l'ère des portables n'en était qu'à ses balbutiements. Elle n'avait pas non plus assez d'essence dans la voiture pour aller là-bas, sinon elle ne pourrait pas accompagner son fils à l'école le lundi matin. C'était dimanche et les banques étaient fermées. Elle était à cours de chéquier et n'avait pas de carte bleue. La voilà donc coincée, impuissante, totalement dépendante du temps qui lui filait entre les doigts. Elle n'avait plus qu'à espérer que Ghislaine rentre, au moins venir chercher son cartable. Elle se disait aussi que s'il était arrivé quelque chose d'important, la police l'aurait prévenue puisqu'elle était dans l'annuaire mais c'était surestimer ce corps de métier.

Dimanche soir : toujours rien. Aucune nouvelle.

Lundi matin, Adeline emmena son fils à l'école de Clichy et bien évidemment, elle fut prise par ce temps qui passe à une allure folle. Si elle montait à l'appartement, elle arriverait en retard au boulot. Tant pis, elle ira ce soir. La police ne s'était pas manifestée, non plus qu'un hôpital. Adeline pensait qu'elle avait tort de s'alarmer. Elle tenta de se raisonner. La journée fut terriblement longue. Adeline ne pensait qu'à sa petite sœur et il lui tardait que ce soit l'heure de pointer pour enfin savoir ce qui se passait à Clichy. 17h : elle fonça au volant de sa petite auto. Elle ne brûla pas les feux rouges mais c'était limite ! Elle se faufila pour éviter les embouteillages. Elle pensait à son fils qui devait déjà être à l'appartement de Clichy et se

demandait bien s'il était avec Ghislaine ou s'il était tout seul. C'est toute essoufflée qu'elle grimpa quatre à quatre l'escalier en colimaçon. Elle entendit du bruit sur le palier. Son fils était là, entouré de deux policiers. « Que se passe-t-il ? » Lança-t-elle aux agents « Qui êtes-vous ? » Rétorquèrent-ils. « Je suis Adeline, ma sœur habite ici et le petit garçon est mon fils » « Non, Madame ! Adeline habite ici ! Montrez-nous vos papiers ». Adeline obéit. « Expliquez-nous ! Qui est dans cet appartement ? » Adeline relata toute l'histoire de Ghislaine et s'efforça de faire entrer dans ces deux crânes képités, qu'elle avait prêté le logement à sa sœur, pour la dépanner. « Je peux entrer maintenant ? » « Non Madame ! Il y a eu un drame. On ne doit rien toucher et vous ne supporteriez pas, non plus que votre fils, de voir le spectacle qui s'offre dans la salle de séjour » « J'en étais sûre ! » « Comment ça ? Vous savez quoi ? ». Les policiers étaient loin de s'imaginer qu'Adeline avait eu une vision en pleine nuit. Ils l'auraient prise pour une folle « Non, je ne sais rien ! Mais elle devait venir chez moi hier et je m'inquiétais » « Suivez nous au poste ». Les deux policiers emmenèrent le petit et Adeline dans leur voiture, direction le commissariat où un commissaire les reçut. Il n'en n'avait rien à faire de leur douleur, Adeline passa à l'interrogatoire telle une criminelle. Les yeux emplis de larmes, elle s'énerva « Ma petite sœur vient d'être assassinée et vous nous soupçonnez ! Vous ne voyez pas notre chagrin ? Vous feriez mieux d'épargner ça à mon fils et de tenter de trouver où contacter mes sœurs car je n'ai pas leurs coordonnées. Vous pourriez aussi m'expliquer ce qui s'est exactement passé ». Le commissaire changea enfin de tactique et se mit à la recherche des frangines, après avoir indiqué que Léonard avait fait la route en train de Corse à Clichy. Acte prémédité ou simple dispute conjugale ? Adeline connaissait bien sa sœur : elle lui aura ouvert la porte sans se méfier. Rappelez-vous : il lui faisait pitié plus qu'autre chose. Apparemment elle était en train de faire à manger et coupait du chou avec un grand couteau. Ghislaine aimait les couteaux. Elle lui en avait offert de beaux dans le passé.

Léonard avait égorgé Ghislaine à l'aide de ce grand couteau, comme on égorge les moutons dans la montagne corse. C'était un geste habituel pour lui. Adeline ne sut jamais si elle avait souffert. Elle avait juste porté ses mains à sa gorge et s'était vidée de son sang. C'est Léonard qui avait prévenu la police. Il était descendu dans la rue, avait arrêté une voiture qui passait pour signaler un meurtre puis était remonté s'allonger auprès de Ghislaine et tenta de se suicider mais s'était raté. Voici exactement la vision qu'Adeline avait eue à quatre heures du matin, au moment même où Ghislaine décédait : deux têtes de mort, l'une vide, l'autre avec des yeux vivants. Il était évident que les policiers n'avaient pas cherché à joindre Adeline

puisque'ils pensaient que c'était elle la victime, le logement étant resté à son nom. Ils n'avaient pas trouvé le reste de la famille et pour cause ! L'une était dans son fin fond berrichon, l'autre était en Espagne avec son mec et la troisième était à Mexico, mariée. Etant donné le peu d'intérêt que portaient les oncles, tantes et tuteurs d'Adeline, personne ne connaissait leur existence et elle avait été considérée « sans famille ». Ce sont les voisins qui ont failli avoir une crise cardiaque lorsqu'ils virent Adeline traverser la cour !

Depuis ce jour, soit trente-deux ans après, le fils d'Adeline refuse encore d'entendre parler de sa tante Ghislaine. Il avait été très choqué et blessé dans l'amour qu'il lui portait. Le simple fait d'évoquer son prénom lui donne la chair de poule. Adeline n'oubliera jamais le hurlement qu'a poussé sa sœur aînée lorsqu'elle eut la pénible tâche de lui annoncer ce drame, par téléphone. Ses cris retentissent encore dans sa tête à l'heure où je vous parle. Elle n'oubliera jamais non plus ce tableau nonchalamment posé à la tête du lit de Ghislaine et représentant une scène de la Bible, parfaitement peinte par leur papa lorsqu'elles étaient enfants : trois païens agenouillés se faisant trancher la gorge ! Ce tableau était-il lui aussi prémonitoire ? Et cette « photomaton » que Ghislaine avait faite quelques jours avant son décès et où on ne voyait que son visage d'une blancheur surprenante et ce lacet noir (très à la mode à cette époque) semblant lui serrer le cou ? Et cette bohémienne, qui un jour en présence de sa sœur berrichonne annonçait à leur maman qu'une de ses filles mourrait d'un coup de couteau dans le dos ! On y croit ou on n'y croit pas, chacun est libre de pensée mais il faut reconnaître que la famille d'Adeline baigne dans l'extraordinaire, le surnaturel.

Léonard avait-t-il vraiment voulu se suicider ou bien était-ce une stratégie ? Personne ne le saura jamais. Il fut immédiatement transféré à l'hôpital de la prison de Fresnes. La sœur aînée connaissait une avocate corse et heureusement ! Car elle évita bien des pièges. Il s'en était fallu de quelques heures pour que Léonard ne s'évade de l'hôpital et s'enfuit dans le maquis corse. L'avocate connaissait toutes ces ficelles et le plan de Léonard échoua. Il fut incarcéré et la procédure se mit en route. Adeline et ses sœurs durent se porter partie civile. Il n'y a pas besoin d'être une star pour attirer les paparazzis ! Elles furent vite contactées par des journalistes à scandale. Vous savez ! Ces magazines qui se prennent pour des détectives, pour ne pas les nommer. La douleur de la famille n'était pas le sujet, seul leur scoop importait. Elles déclinèrent leurs offres malgré les sommes alléchantes proposées. Il n'était pas question de salir la mémoire de Ghislaine. Pour les besoins de l'enquête judiciaire, puisqu'il y avait eu meurtre, elle fut autopsiée, c'est à dire qu'en plus du chagrin, il leur a fallu subir le fait qu'elle soit découpée de long en large, histoire de voir si elle n'avait pas pris de drogues ou boissons

alcoolisées. Adeline pensait qu'au vingtième siècle, nous avions dépassé le stade de la barbarie. Et bien non ! La science ne fait pas dans les sentiments. A quand les analyses de corps au laser, sans boucherie ? Après l'autopsie, Ghislaine fut transférée au funérarium de Paris, près de la gare de Lyon. Ah ! Ils l'avaient bien préparée ! Tout juste si elle n'était pas pomponnée et prête à sortir. Adeline en avait des hauts de cœurs car il ne fallait surtout pas relever le drap qui cachait les traces de l'autopsie. Les quatre sœurs n'avaient évidemment pas l'argent nécessaire pour l'enterrement. De plus, elles devaient faire transporter Ghislaine à Castelnaudary dans l'Aude, pour qu'elle puisse reposer en paix auprès de leurs parents, le caveau de famille se situant là-bas. Il ne restait qu'une place dans le caveau, comme si Ghislaine était attendue. Il fallait donc se débrouiller pour réunir les fonds nécessaires. Elles ne pouvaient compter que sur elles-mêmes, la famille n'ayant cure de leurs soucis malgré la compassion hypocrite manifestée lors de l'annonce de cette terrible nouvelle. C'est une famille très nombreuse et pourtant Adeline et ses sœurs avaient le sentiment d'être sans famille. Il faut se rendre à l'évidence : c'est une rude réalité. La banque de Ghislaine accepta de payer une partie de la sépulture avec ce qu'il restait sur son compte. Adeline avait la chance de travailler dans l'aéronautique et d'y être appréciée. Ses collègues avaient fait une quête, de leur propre initiative et le CE fit un don. Elle put donc apporter de l'eau au moulin et ses sœurs donnèrent ce qu'elles avaient. Fin prête pour le transport du corps de Ghislaine à Castelnaudary, Adeline était installée à l'arrière du corbillard, tout près du cercueil. Elle posa sa main dessus. Tout au long de la route, elle avait le sentiment que Ghislaine lui serrait sa main. Elle en avait mal aux doigts ! Elle la sentait si fort et si proche. Elle lui parlait doucement dans sa tête. Arrivées à Castelnaudary, l'oncle et tuteur les attendait avec le reste de la famille. L'enterrement devait avoir lieu le lendemain. Cette fois ci, l'oncle les logea sans problème. Il était très affecté. Il confia que Ghislaine avait habité chez lui durant trois mois avant sa montée à Paris. Elle était venue se réfugier là quand elle avait quitté Léonard. Ainsi, elle se sentait protégée. C'est le seul moment où le tuteur avait fait quelque chose de concret pour ses deux nièces mineures, et il s'en voulait énormément de ne pas avoir agi plus tôt. Durant ces trois mois, il avait appris à connaître Ghislaine et il s'était aperçu que tous ces aprioris que la famille avait sur les cinq orphelines, étaient faux, déplacés et injustes. Sa conscience en avait pris un sacré coup et il en avait gros sur la patate. Il faut dire que Ghislaine était particulièrement communicative et enjouée. Le lendemain matin, Adeline reprit place dans le corbillard. Pratiquement toute la petite ville suivait le cortège. La famille était bien réputée à Castelnaudary et déjà pour les enterrements des parents, l'église était trop petite pour accueillir tout le monde. Comme les fois précédentes, chacun leur serra la pince

avec un œil compatissant. Adeline avait hâte que cette cérémonie se termine. Les gens ne se rendent pas compte qu'ils font plus de mal qu'autre chose avec leur air larmoyant ! Bien sûr, ils pensent bien faire mais quel poids lourd sur les cœurs ! Chez le tonton, un cahier de doléances avait été installé dans la petite entrée carrelée. A midi, comme la tradition l'oblige, il y eut un grand repas, presque une fête ! Et d'ailleurs certains du genre de leur cousin missionnaire en Afrique et qui était là pour l'occasion, ne se privèrent pas de vin. La grande sœur paraissait, espérant retrouver quelque alliance avec la famille. Adeline était pressée de retrouver son foyer.

La vie reprit son cours. La reconstitution du crime eut lieu quelques mois plus tard. Une tripotée de policiers se tenait entre Léonard et la famille car elle aurait pu vouloir se venger. Ils avaient raison de monter la garde car Adeline avait vraiment la haine et de mauvaises pensées lui traversaient l'esprit. Ses sœurs ne connaissaient pas Léonard et n'avaient pas les mêmes griefs à son encontre. Cette reconstitution fut très douloureuse, d'autant plus qu'Adeline revoyait Léonard pour la première fois depuis le meurtre. Il n'osa jamais plus la regarder en face. L'enquête suivait son cours et l'appartement de Clichy fut définitivement restitué. Trois mois après le décès de sa jeune sœur, soit le 8 juillet 1983, Adeline reçut un courrier du tribunal. Elle n'en croyait pas ses yeux ! C'était le jugement de divorce. Elle était enfin officiellement divorcée après six longues années de combat. Pour une fois, c'était une bonne nouvelle ! Elle partit illico acheter une bouteille de bon vin et se pointa au travail pour fêter ça avec quelques collègues.

A élever ses deux enfants seule et avec tous ces tracasseries d'avocats, l'argent manquait de plus en plus et Adeline commençait à avoir de sérieux problèmes de dettes et de loyers impayés. Elle dû revendre le petit appartement qu'elle avait sauvé sur l'assurance vie de sa maman. Elle y a laissé des plumes bien évidemment car lorsqu'on est dans le besoin, on se fait toujours bouffer ! L'argent appelle l'argent. Elle dû aussi demander aux locataires hongrois de libérer les lieux. Cela lui faisait de la peine pour eux mais elle n'avait pas le choix.

Trois années s'étaient écoulées depuis le meurtre de Ghislaine. Adeline commençait à peine à faire son deuil et sa peine s'estompait doucement quand elle reçut une convocation des assises pour le jugement de Léonard. Je ne comprendrais jamais comment l'instruction peut durer aussi longtemps. De plus, dans le cas présent, il n'y avait pas à chercher midi à quatorze heures, vu que Léonard avait avoué et que le doute n'était pas possible. Sur les marches du tribunal, le cœur d'Adeline battait la chamade. Elle allait être citée comme témoin. Accompagnée de ses autres sœurs, elle prit place au premier rang. Les avocats des deux

parties étaient là. Dans les bancs du fond, se tenaient des gens qu'elle ne connaissait pas mais qui pouvaient bien être la famille corse de Léonard. Ils étaient tout de noir vêtus et encadrés par deux gendarmes. A l'avant, une sorte de grand comptoir vide. Il fallait rester debout jusqu'à l'arrivée des magistrats. Les genoux d'Adeline suivaient son cœur de près et on les entendait presque jouer des castagnettes ! Il était temps qu'elle s'assied. Les jurés firent leur entrée et restèrent debout. Les gendarmes, droits comme des gratte-ciel, surveillaient les moindres gestes. Un silence lourd pesait sur la salle. Adeline avait trop chaud. M^{onsieur} l'avocat principal, flottant au vent dans sa robe couleur corbeau et jetant nonchalamment son écharpe par-dessus son épaule comme si, d'un mouvement de tête en arrière, il remettait en place sa mèche rebelle, M^{onsieur} traversa dignement l'allée, entre jurés et partie civile, pour finir sa course dans un box où tel un cheval, il sembla se cabrer... On sentait l'élite ! Le juge apparut et déclara « Faites entrer l'accusé », puis il posa son popotin et tout le monde en fit de même.

Adeline était très impressionnée, à la limite du malaise !

Le box de l'accusé était en diagonale par rapport à la place d'Adeline. De ce fait, elle voyait en permanence Léonard. L'avocat général commença sa plaidoirie, juste après que le juge ait lu le motif de l'accusation. Il commença à vanter le beau pays qu'est la Corse ! Je rêve ! Il nous fait quoi « M^{onsieur} » ? Puis il enchaîna sur un réquisitoire à faire pâlir les pros de la jactance. Il palabra durant environ trois quart d'heure et là : chapeau, M^{onsieurs} dames ! Une vraie pièce de théâtre ! Adeline faillit applaudir. Puis vint à la barre le médecin légiste, celui qui avait pratiqué l'autopsie. Il détailla sous quelles coutures il avait découpé la petite sœur en morceaux, pour en final, annoncer qu'il n'avait rien trouvé de suspect. Adeline eut même le droit de revoir les photos de Ghislaine, nue et gisant dans son sang. Voilà comment trois années après un drame, on vous remue le couteau dans la plaie, à peine cicatrisante ! Adeline avait envie de se sauver. Puis, les deux avocats prirent la parole, l'un pour défendre, l'autre pour accuser. Dans ces cas-là, on en entend de toutes les couleurs ! Il faut ne pas se laisser envahir par les ressentiments ou la rancune et savoir faire la part des choses. Un procès n'est rien d'autre qu'une procédure avec des règles à respecter. Chacun joue son rôle : on attaque ou on se défend et le juge décide. Donc, il faut accepter les attaques pour mieux se défendre. J'avoue quand même que ce genre de pratique génère la haine et on s'en passerait bien ! Vive ceux qui pondent les lois et processus ! Ce fut au tour d'Adeline de témoigner. « Présentez-vous, dites « Je jure de dire la vérité, toute la vérité ». Dans un balbutiement, elle arriva à sortir quelques mots « Parlez plus fort, on ne vous entend pas ! ». Si vous saviez comme elle

était malheureuse ! Comme elle avait peur de parler en public et de surcroît de sa vie privée ! Les juges sont tellement habitués à faire leur cinoche qu'ils s'imaginent que c'est à la portée de tout le monde. Adeline était terrorisée. On lui posa mille questions auxquelles elle répondit, toujours en regardant Léonard droit dans les yeux, pour bien lui montrer sa déchirure. M^{onsieur} l'avocat général termina la séance et Léonard fut condamné à douze années de prison ferme et à dédommager la famille à coup de 1500 frs/mois chacune pendant cinq années. Cet argent devait transiter par leur avocate. Les gendarmes emmenèrent Léonard menotté. A la sortie du tribunal, sa famille vint présenter ses excuses les plus plates. La sincérité se lisait sur leurs visages. Ils étaient très peiné, choqués et larmoyants. Ceci était très émouvant. Ils avaient bien connu Ghislaine et l'appréciaient.

Pour sa part, Adeline trouvait qu'une peine de douze ans était trop juste si on considère les dégâts occasionnés. Et puis, on n'a pas le droit d'ôter la vie à quelqu'un et encore moins à une jeune femme de vingt-huit ans. Probablement, la peine ne fut pas plus lourde en raison de l'âge avancé de Léonard. Quoiqu'il en soit, le principal n'était pas tant la longueur de l'emprisonnement, mais plutôt que justice ait été rendue. Quand on pense qu'il aurait pu se sauver dans le maquis ! Adeline n'a jamais nourri de haine, seulement une immense peine. Léonard était vieux et ne se sentait plus capable de finir ce qu'il lui restait de sa vie, seul. Les hommes ne savent pas vivre en autarcie complète, bien souvent. La sœur aînée fréquentait alors l'église évangélique de pentecôte et disait qu'il fallait pardonner. Adeline n'en n'avait pas la force et ne partageait pas cette idée. Elle allait rendre régulièrement visite à Léonard en prison. Est-ce un hasard ? Léonard devint vite le bras droit de l'aumônier de la prison et fut libéré pour bonne conduite au bout de sept ans. Bravo la manip de la frangine !

Adeline aime bien Dieu mais pas ceux qui le représentent.

Il y en a qui sautent du coq à l'âne, Adeline passait de procès en procès. Son ex n'avait de cesse de l'attaquer pour réclamer la garde de sa fille. A chaque fois qu'il perdait, il lançait un nouveau procès. Ce passage dans l'appartement de Colombes fut très difficile à vivre. Heureusement qu'elle avait un bon comité d'entreprise car elle put bénéficier pour un pouillème de pognon, de mémorables vacances avec ses enfants. Tenant compte de ses revenus et de sa situation familiale, elle avait un quotient très respectable. C'est avec un certain délice... Hum ! Elle s'en lèche encore les babines... Qu'elle feuilletait le catalogue. Elle n'avait que le voyage à avancer et les faux frais, c'est à dire les glaces, les coups à boire, les sorties : rien que du bonheur ! Elle louait en pension complète et payait en dix fois directement prises sur son salaire. Dix fois des clopinettes multipliées par dix fois des

pouillèmes égal « Elle peut le faire ! ». Elle fit bien d'en profiter car les HLM lui signifièrent un avis d'expulsion. Elle confia tous ses désarrois à sa super copine du moment qui, ne perdant pas le nord, lui proposa de venir vivre en colocation chez elle. Evidemment ! La paie d'Adeline était la bienvenue pour l'aider à financer ses sorties nocturnes. Adeline ne vit pas le piège tout de suite et fut assez touchée par cette solution, qui, bien que ne correspondant pas du tout à sa conception de la liberté, l'arrangeait bien. Elle abandonna donc son appartement de Colombes avant que la police ne débarque. Elle leur avait laissé les clefs sur la porte et imaginait leur stupeur de trouver l'endroit vidé des meubles. Ça s'appelle faire la niaque aux poulets. Elle se permit un joli rictus en coin, un sourire de satisfaction en quelque sorte. Les aides sociales lui ayant dit clairement « Ne vous plaignez pas, vous avez un travail » et puis « Il y a plus urgent que vous, vos voisins vivent à quinze dans un trois pièces » et j'en passe et des meilleures, elle avait décidé de quitter les lieux sans rien dire à personne, les laissant le bec dans l'eau.

Embarquement chez la copine : Saint Denis à nouveau, dixième étage avec vue sur HLM ! Brune, élégante et vorace, la copine cachait un état dépressif prononcé mais était trop fière pour le montrer. C'est au fil des jours qu'Adeline remarqua combien sa présence était indispensable pour elle. Il faut vivre avec les gens pour les connaître et encore ! On en apprend tous les jours ! Lorsqu'Adeline fit sa connaissance, elle était raisonnable et ne buvait que du porto car, ayant été mariée avec un portugais, elle ne connaissait que ce breuvage. Lorsqu'Adeline déménagea chez elle, elle était seule avec ses deux filles et ne faisait que des bêtises. Elle avait pris goût aux alcools forts lorsqu'un beau matin d'hiver, alors qu'elle dut accompagner Adeline au boulot, sa voiture étant en panne, dans sa plus que vieille Peugeot digne des portugais en France, elles eurent à braver un froid comme rarement nous en connaissions dans la région île de France. Sa voiture n'avait pas de chauffage et était abonnée aux courants d'air. La glace se figeait sur le pare-brise, à mesure qu'elles avançaient. La copine était à la limite de la crise de nerfs. La meilleure solution qui leur vint à l'esprit fut de faire comme dans les films de cowboys... Un flash de whisky fera l'affaire ! Elles s'arrêtèrent chez l'arabe du coin et en avant pour l'aventure. Elles se réchauffèrent vite les artères et continuèrent à parcourir les grandes artères. Au retour d'Adeline le soir, elle avait acheté ce médicament miracle et tout comme avec les antis dépresseurs qu'elle prenait quotidiennement, elle s'accoutuma. Un verre, ça va... Deux verres, ça va... Trois verres, la copine ne comptait plus ! Quand on aime, on ne compte pas. Elle tenait bien la route ! Mieux que sa Peugeot. Forcément, comme elles vivaient sous le même toit, Adeline l'accompagnait.

C'était la fête tous les soirs au dixième étage. Adeline n'avait pas du tout la même conception de l'éducation que sa copine. Elle était calme, sage et réservée tandis que la copine comblait le manque de mari par une autorité pour le moins violente sur ses filles. Elle était très fragile sous ses aspects de vamp. Sa fille aînée quitta le domicile à force de prendre des coups et se réfugia chez son père. Après ce départ, la copine sombra encore plus dans la folie. Elle fréquenta les boîtes de nuit assidument et emmenait Adeline presque de force ! Elle était très égoïste et ne voyait pas plus loin que son nombril. Elle pouvait se permettre de sortir toutes les nuits : elle était en longue maladie grâce à un médecin complaisant qui l'avait déclarée dépressive et l'entretenait dans cette voie, mais Adeline ne pouvait pas se le permettre ! Elle avait son travail et s'occupait de ses enfants. Elle n'était pas venue vivre chez elle pour s'enfoncer encore plus dans des problèmes, elle avait déjà eu sa dose ! La copine se dévoilait être de plus en plus violente à l'égard de ses nombreux amants ainsi que de son ex à qui elle mit un coup de couteau dans le ventre, entre autres. Elle devint très autoritaire avec Adeline et lui imposa de subir ses potes drogués et sidaïques. Trois d'entre eux décédèrent de cette maladie. La copine ne fut jamais séropositive bien que complètement bourrée, elle couchait avec eux. L'explication réside dans le fait qu'elle avait contracté la syphilis à plusieurs reprises et cela empêchait le virus de s'installer, il paraît. Cela reste à vérifier... Elle avait aussi des paroles très blessantes vis-à-vis de sa mère qui décéda d'un cancer. Enfin bref, ce comportement était devenu insupportable pour Adeline qui décida au bout d'une année, de reprendre un logement. Les services sociaux, toujours appliquant les directives, l'envoyaient bouler sous prétexte qu'elle n'était pas prioritaire, qu'il y avait bien plus urgent qu'elle. Elle put quand même obtenir un numéro à la préfecture : cinq ans sur la file d'attente. Elle avait largement le temps de prendre la poudre d'escampette. Elle alla même frapper à la porte des associations : même topo ! Il eût fallu qu'elle fut sur le point de crever, et encore ! Même pas sûr ! Et puis sa copine ne voulait pas qu'elle parte. Elle faisait tout pour l'apitoyer sur son triste sort. Partant du principe qu'il n'y a pas de problème sans solution, Adeline prit sa plus belle plume et fit un courrier au Président de la république. Il faut savoir que tout citoyen a le droit d'écrire au Président. Il faut le faire en recommandé : c'est gratuit. Bien sûr, elle aurait pu contacter le sénateur des Hauts de Seine, qui lui avait proposé son aide lorsque sa petite sœur fut assassinée mais elle ne voulut jamais se servir de ce passe-droit. Le décès de sa sœur ne devait pas être un prétexte à aller pleurer misère. Il faut rester digne dans la vie si l'on veut pouvoir marcher la tête haute. Adeline savait bien ce qu'elle avait à dire au Président. Elle savait aussi qu'il ne lit pas lui-même les courriers mais elle savait aussi qu'elle aurait une réponse. Il se doit de répondre à tout citoyen français. Elle précisa donc bien qu'il ne fallait

pas lui conter fleurette, que des logements vacants, il y en avait plein les rues de Paris et que de surcroît, elle en voyait depuis sa fenêtre, ce qui était vrai. Se loger en France est devenu un scandale.

Le cabinet ministériel répondit sous huitaine, sur un beau papier glacé où le logo de la Présidence apparaissait en transparence. « Nous avons été touchés par votre courrier, etc. Nous transmettons votre demande aux services concernés ». Bon ! Adeline sentait qu'elle allait encore devoir se bagarrer. Et bien non ! Elle avait tout faux. Quand le Président donne un ordre, ça remue dans les brancards de bas étage... Je parle des services sociaux. Elle fut contactée très vite pour visiter un F4 à quelques centaines de mètres de chez la copine. C'était au quatrième étage, un 130 m² avec un immense balcon. C'était l'immeuble le plus tranquille de la cité, ou plutôt, le moins perturbé ! Car il était situé au globe de Stains, bien réputé pour ses bandes rivales, à savoir celles des 4000 à la Courneuve et celles de Gonesse mais tant pis ! Elle fera avec. Elle donna son accord et on lui demanda un cautionnaire ! Même pour se loger dans un HLM craignosse, il faut des garanties béton ! Elle se demandait bien qui allait accepter cette mission déplorable. Elle farfouilla dans sa tête longuement et eureka ! Elle se souvint d'un collègue de travail, maire à Pierrelatte (à l'époque, plus aujourd'hui) et parti vivre là-bas, dans sa Drôme provençale. Elle le contacta et il fit cette fameuse démarche de cautionnement. Les amis se comptent sur les doigts de la main : elle obtint le logement dans ce quartier pourave.

Toute bleue ! Une tour de huit étages. Dans l'ascenseur, il y avait une trappe pour accueillir les cercueils. Dans le hall, il fallait passer une horde de coyotes enragés. Adeline restait polie, cachait ses craintes et avec un large sourire leur disait « Bonjour » Ils furent surpris ! « Qui c'est celle-là qui débarque et nous adresse la parole ? ». Leurs yeux, pour une fois, n'étaient pas éteints de drogue mais illuminés car désesparées. Ils l'adoptèrent et n'échangeaient avec elle jamais plus de mots que « Bonjour » ou « Au revoir » mais son comportement leur plaisait. Ils lui proposèrent leur aide pour monter ses meubles. Elle refusa bien évidemment ! Il n'était pas question que ces trainards mettent un pied chez elle. Elle y mit les formes et ils ne lui en tinrent pas rigueur... Ouf ! Adeline était contente malgré tout. Le logement était spacieux et clair. Il y avait beaucoup à arranger mais comme on dit : petit à petit l'oiseau fait son nid. Les enfants avaient chacun leur chambre.

Après une bonne nuit de sommeil réparateur, Adeline partit guillerette faire quelques emplettes. Qu'elle ne fut pas sa surprise de voir que, sur le parking, toutes les voitures entourant la sienne, avaient les pneus crevés. La sienne était intacte, gardée précieusement par

la horde du hall d'entrée. Ils lui sourirent « M'dame, personne ne touchera à votre voiture ». Ils l'avaient vraiment à la bonne et elle remercia le ciel de cette aubaine. La journée se passa enfin normalement. En rentrant à la maison, après une balade en forêt avec les enfants, elle vit des flics partout. Elle se renseigna : l'école maternelle au pied de l'immeuble avait été attaquée à la mitrailleuse : un règlement de compte ! Ça craignait quand même. Elle alla vite se blottir chez elle et ne mit plus le nez dehors, hormis sur cet heureux balcon. Elle entendait des va et vient sur le palier. Un des fils de l'appartement voisin venait d'être arrêté et embarqué. Il y avait six appartements par palier, Adeline était la seule famille française et vivait très mal cette période HLM. La copine lui rendait visite tous les jours et cela commençait à la gonfler ! Elle n'était pas partie de chez elle pour qu'elle vienne la squatter.

Adeline s'aperçut bien vite qu'elle n'était pas si seule que cela dans son F4, lorsqu'une blatte orientale (sans ailes), dodue et bien portante se suicida du plafond dans sa purée ! C'est terrible ces animaux-là : ils se cramponnent aux plafonds et se laissent tomber. Ça rentre partout : il faut tout calfeutrer. Il ne faut surtout pas les écraser car elles pondent avant de mourir. Elles se nichent dans tous les coins et recoins : entre vos draps, dans vos assiettes. Elles font leurs nids dans les endroits chauds : les moteurs de frigo par exemple. Chez la copine, il n'y avait pas ce problème. Elle décida de venir « déblatérer » chez elle, armée de produits en bombes aérosol. Rien n'y faisait ! Ça grouillait du sol au plafond. Adeline fit une demande aux HLM pour désinsectiser / désinfecter son appartement par des professionnels avec des produits de pro. Ils sont venus... trois mois après sa demande ! Les blattes s'en donnaient à cœur joie et se reproduisaient à grande allure. Elle avait tenté mille trucs et astuces glanés çà et là, sans résultat ! L'infection était trop importante et les foyers trop nombreux. Il aurait fallu que ses voisins en fassent autant mais ce n'était pas dans leurs préoccupations, et puis, les blattes, bien coutumières de ces injections, restaient indifférentes, immunisées. C'est costaud ces petites bêtes ! Le summum fut au retour de congés, par un été particulièrement chaud. Adeline et ses enfants revenaient d'un séjour au grand air, dans les hautes alpes. Leurs poumons s'esclaffaient de bonheur quand ! Vers minuit, après une longue route que la vieille bagnole avait cependant supportée et épuisée de fatigue, Adeline ne pensait qu'à retrouver son lit et se laisser bercer dans les bras de Morphée. Elle mit la clef dans la serrure, ayant complètement oublié ses hôtes : Horreur ! Quel choc ! Elle n'avait plus un cafard par ci par là ! Elle crut qu'on lui avait installé un nouveau tapis dans l'appartement : un tapis marron foncé. Il était impossible d'oser ne serait-ce qu'un orteil, les blattes faisaient la teuf. On aurait dit un rassemblement populaire, un festival ! Il fallait bien pourtant

réintégrer les pénates. Où aller à cette heure tardive et de plus, avec les enfants ? Chez la copine ? Non, au grand jamais non. Elle demanda aux enfants d'attendre un peu sur le palier, tout en laissant la porte ouverte et s'aventura dans cette jungle, écrasant d'un pas lourd tout ce qui se trouvait sur son passage. Elle entendait craquer sous ses chaussures. Elle entendait les blattes gémir. Autant de blattes rassemblées sont audibles. Elles font du bruit avec leurs antennes. Ne se laissant pas faire, elles grimpaient sur ses jambes découvertes car elle était en short ! Elle attrapa le haut siège de bar qui trônait dans le salon et, une bombe insecticide dans chaque main, regrettant de ne pas être la princesse Shiva aux multiples bras et aspergea, aspergea, aspergea sans répit et frissonnant de dégoût. Les enfants, ne voulant pas la laisser se bagarrer seule, entrèrent aussi et firent la même chose dans les chambres. Ils en vinrent presque à bout vers quatre heures du matin. Après un bon bol d'air sur ce toujours bénéfique balcon, ils allèrent se coucher, trop épuisés de toute façon, pour remarquer une présence éventuelle dans leurs couches. Il en restait forcément. Au réveil, Adeline eut la désagréable surprise de constater, en allumant sa télé, que la quantité effroyable de produit pulvérisé, l'avait bousillée. Elle prit feu !

Toutes ces bestioles destructrices n'étaient pas pour mettre en avant une bonne image de marque de la ville de St Denis, qui venait d'être sélectionnée pour accueillir la coupe du monde de football en 1998. En vue de la construction du stade de France, le prix des loyers HLM augmentèrent considérablement et dans un délai très court. Ainsi, les petits salaires n'avaient plus qu'à déménager faute de quoi, ils s'exposaient à être expulsés. C'était le cas d'Adeline ! Il restait deux années avant la coupe du monde. Elle n'avait pas l'intention de rester là, bien sûr, vu l'environnement mais on ne lui laissait pas le temps de se retourner ! Les Habitations à Loyers Modérés étaient devenues des Habitations à Loyers Majorés. Les enfants d'Adeline aussi en avaient assez de cet environnement, surtout le fiston. Bien que vêtu avec les moyens du bord, il se faisait souvent racketter sur le chemin de l'école. A force de leur répéter « Ne faites jamais ce que j'ai fait », rapport à sa jeunesse dissipée, les enfants d'Adeline étaient devenus prudents et ne se laissaient pas entraîner dans les bandes du coin. Le fiston a toujours été assez intelligent pour régler ses problèmes sans avoir à tomber dans des rixes. Leur vie se déroulait au fil des jours, malgré la peur des poubelles en feu la nuit. Le spectacle était permanent en ce lieu, allant des pompiers en colère car appelés ou bien pour de « rire » ou bien pour des saccages volontaires jusqu'aux trafics opérés ouvertement sous le nez et à la barbe des locataires, histoire de bien montrer que l'argent se gagnait aisément, en passant par les courses poursuivies en voiture avec la police de proximité. Une fois et une seule

fort heureusement, Adeline dut supporter la présence des démineurs sur son toit car des cocktails Molotov y avaient été posés, comme ça : juste pour provoquer la police. Ces jeunes ne se rendaient pas compte des conséquences qu'il y aurait pu avoir !

La ville de Saint Denis était de plus en plus en chantier pour la construction du Stade de France. Les dates des premières destructions d'immeubles étaient déterminées. La première tour à faire imploser était juste derrière celle d'Adeline, à environ trois-cent mètres. Elle dominait sur le globe de Stains. Adeline et ses enfants étaient aux premières loges pour assister au spectacle qui, je dois le dire, est impressionnant par sa technique. Une tour de seize étages qui s'écroule tout en douceur, sans feu ni flammes, sans vacarme non plus si l'on en juge par la masse traitée et ses occupants, ébahis au pied de cette chute de pierres et poussant des Ho, des Ha... Autant de gémissements que d'émerveillement. Que de sensations inqualifiables ! Certains pleuraient : ils avaient passé un bon tiers de leur vie dans ces appartements. D'autres craignaient pour leur devenir car ils n'avaient pas les moyens de recommencer ailleurs. Les promoteurs étaient là aussi et se frottaient les mains. Les plus silencieux étaient les cafards car complètement écrabouillés, destroy ! Les finances d'Adeline se portaient déjà mal et devinrent catastrophiques suite à une longue période difficile dans l'aéronautique, due à la guerre du Golfe en 1990. Adeline fut décrétée en chômage technique partiel, ce qui amputa fortement son salaire. Elle ne pouvait plus payer ses factures et craignait à nouveau l'expulsion de ce logement, qui devait à son tour, être démoli bientôt. Le stade de France étant fin prêt pour accueillir la coupe du monde, la police se présenta à la porte d'Adeline pour lui signifier la décision d'expulsion du préfet. Le commissaire la reçut dans son bureau : il lui restait quinze jours pour vider les lieux. Adeline tenta de sauver les uns et les autres au mieux : sa fille et elle-même partirent quelques temps chez une de ses sœurs qui s'était installée depuis peu en région parisienne et à qui elle ne voulait surtout rien demander vues leurs relations houleuses mais devant l'urgence de la situation, elle n'avait pas d'autre choix. La sœur accepta de les recevoir mais seulement elles-deux alors qu'elle avait bien la place de les loger tous. Ainsi, même dans la main tendue, elle avait placé une épine, à savoir qu'elle séparait Adeline de son fils. Chouette la frangine ! Mais Adeline ne pouvait pas lui en demander trop et c'était déjà bien pour sa fille et elle-même... Enfin, c'est ce qu'elle croyait ! Il fallait bien trouver une solution pour le fiston qui venait de rencontrer une nana et vivait avec elle sous le toit d'Adeline. Un ami d'Adeline, le toujours pote de la famille, accepta de les héberger, après moult hésitations car il avait déjà dépanné sa grande sœur avec son mec et elle lui avait rendu la vie et le porte-monnaie impossibles. Adeline se

disputa très vite avec sa sœur qui l'hébergeait et partit de chez elle avec sa fille et en pleine nuit. Le fiston cumulait les petits boulots et se mit en quête d'un logement. La fille d'Adeline avait tout le confort chez son père et pouvait très bien y retourner malgré le caractère acariâtre de la concubine mais elle s'inquiétait pour sa mère et choisi de la suivre dans la rue. Elle décida de la protéger : Ce n'est pas de l'amour ça ? Adeline a des enfants en or. Sa fille n'avait qu'un petit salaire de secrétaire débutante et Adeline n'avait pas un kopeck jusqu'au trente du mois. La seule solution plausible était de trouver quelque chose qu'elles ne paieraient que dans deux semaines. Elles n'avaient bien sûr pas internet ! Elles allèrent consulter le bottin à la poste. Les terrains de camping près de Paris affichaient sans vergogne, quatre à cinq étoiles. Le plus proche de leurs lieux de travail respectifs était à Maisons Lafitte dans les Yvelines. C'est la Renault 18 turbo « tête de nègre » chargée ras la casquette qu'elles se présentèrent devant ces quatre étoiles qui les intimidaient. Elles n'osaient pas aborder l'accueil, alors Adeline gara la R18 dans une petite rue adjacente : la honte quoi ! Mais quand faut y aller, faut y aller et d'ailleurs, comme disaient les américains « fuck G I » (faut que j'y aille). Il n'y avait dans ce terrain que des étrangers fortunés : des allemands, des suédois, quelques belges et des américains. La mine ravie, cachant leurs cernes de désespoir et le ton enjoué, elles déclarèrent prétendre à un emplacement pour deux semaines. L'hôtesse d'accueil... Et oui ! Pas de gardien dans ces hautes sphères ! Non, pas des gardiens, des gardes chiourmes, mena une vraie enquête. Comment se faisait-il que deux parisiennes viennent passer des vacances dans la région parisienne ? Adeline crut bien qu'elle allait les refuser. Il lui fallut user et abuser de diplomatie et de mensonges mais comme disait sa grand-mère Mamette « il y a des pieux mensonges ». Ouf ! Interrogatoire terminé : elles laissèrent leurs cartes d'identité et partirent chercher la R18 qui s'impatiait. Adeline ne put pas passer discrètement devant la bâtisse de luxe qu'occupaient les hôtes, la R18 n'était pas trop discrète et ronflait fort ! Elles descendirent le petit chemin de terre, au point mort, pour ne pas réveiller les snobinards du coin. Comme les chats ou les chiens, elles marquaient leur territoire : « Mais où ont-ils donc caché les sanitaires ? »... Un chat ne se serait pas posé la question et Adeline était à deux doigts d'en faire autant, ça urgiait ! Une fois soulagées, elles partirent direction la grande surface des environs afin de s'enquérir d'au moins une petite tente et un peu de jambon. Elles arpentaient les rayons, scrutaient les prix les plus bas car il paraît que dans ces endroits, la vie y est moins chère. Leur pécule ne les autorisa qu'à une toute petite tente de cycliste et le jambon tellement convoité. Il ne risquait pas d'y avoir de l'eau dans le gaz, vu qu'elles ne pouvaient pas s'offrir le gaz. Tant pis ! Manger froid n'était pas grave car c'était la fin août. Petite visite du terrain de camping avant de s'installer. C'était

chouette les bords de Seine. Finalement, elles prolongeaient les vacances ! La petite tente étant montée, elles décidèrent d'y dormir à tour de rôle : un jour la fille, un jour : Adeline. Il ne fallait pas être claustrophobe ni ronfler trop fort pour dormir dans cette chambrette ! Le toit touchait presque les narines et Adeline craignait d'avaler la tente en respirant trop fort ! Sa fille était plus fine et s'en contentait. Adeline lui laissa finalement la tente et dormit soit à côté d'elle et à la belle étoile, soit dans la voiture. Le mobilier qu'elles avaient pu emporter dans la hâte s'en tenait à quelques casseroles, quelques bougies et la table à repasser plus un tabouret. A défaut de faire leur repassage, la table leur servait de desserte. Elles y mangeaient aux chandelles, debout car le tabouret était bien trop bas. Elles se faisaient de petites fêtes, amusées de voir les réactions des voisins fortunés. Ils étaient assez sympathiques et ne rechignaient pas à plaisanter avec elles. Le soir, elles se posaient, éclairées par une bougie, sur les rives du fleuve. Les cygnes venaient les saluer... Etait-ce un signe ? Elles n'étaient pas malheureuses. Elles avaient pu sauver le réveil également. Tous les matins, il se substituait au coq. Le soleil illuminant leurs petits déjeuners, elles partaient travailler avec joie, tentant de ne pas réveiller les hôtes d'accueil. Sur son lieu de travail, Adeline n'osait pas parler de sa détresse et pourtant, elle prenait conscience du décalage ! Ses collègues racontaient leurs vacances et les joies qu'ils avaient éprouvées en camping et elle, elle leur demandait, la gorge serrée s'ils n'avaient pas une tente à lui vendre, prétextant que la sienne avait pris l'eau et qu'il fallait qu'elle prévoie les prochaines vacances. La fille d'Adeline achetait le journal quotidiennement et scrutait les petites annonces. La fin du mois approchait et elles allaient pouvoir, en mettant leurs deniers ensemble, prétendre à un petit chez elles. Les logements étaient hors de prix et elles avaient du mal ! Une petite annonce cependant les interpella : prix alléchant, arrangement possible, lieu correct. Prise de contact, rendez-vous pour le lendemain soir.

Le cadre était charmant. Adeline et sa fille sonnèrent. Une sorte d'ours leur ouvrit la porte et les conduisit dans son séjour. C'était une immense pièce très sombre et décorée de façon assez mystique. Elles se croyaient dans une secte. Qu'y-a-t-il de plus misérable que d'exploiter la misère des autres ? Ce mec était petit... Tout petit, ridicule. Il s'engraissa bien sur le compte de ses deux nouvelles sous-locataires. Après avoir quitté ces lieux, au bout de deux ans, Adeline écrivit à l'émission « Sans aucun doute ». Voici un extrait de sa lettre :

« Dur, dur de se loger lorsqu'il y a marqué en toutes lettres sur la fiche de paie « opposition », que l'on est farcie de dettes et qu'il nous reste juste de quoi acheter quelques patates ! Pas un

sou d'avance, pas de prêt possible car interdit bancaire donc pas de chèque ni de carte... Tout en liquide et quand le liquide n'existe pas, on s'en passe ! Ne parlons pas des assistantes sociales qui à peine sorties de leur berceau sont inaptes à comprendre et deviennent par ce fait, inefficaces : donc aucun propriétaire ne voulait de nous. Quant aux HLM...C'est justement eux qui m'avaient expulsée.

Nous finissons quand même par trouver une solution. Il y a toujours une solution ! Une annonce parue dans « particuliers à particuliers » : annonce bien déguisée ! Il s'agit en réalité d'une sous location. En désespoir de cause j'accepte toutes les conditions, à savoir pas d'adresse officielle (le courrier en poste restante à 145 francs tous les trois mois plus trois francs la lettre), ne recevoir personne, pas de téléphone, j'en passe et des meilleures ! Obligée de tricher pour tous les papiers : sécurité sociale, impôts, etc. Et bien évidemment pas de quittance puisque les loyers se payent en espèces. Cet homme profite bien de ma misère : il me réclame deux loyers d'avance plus le loyer courant me proposant de le payer en plusieurs fois puisque je n'ai pas un sou, me fait signer un papier qui m'engage pour une année minimum et à respecter un préavis de deux mois lorsque je partirai. Je n'ai pas le choix.

Ce papier n'a jamais été en ma possession : il l'a vite caché.

J'y suis restée deux années. En fait il avait aménagé son logement en trois parties : trois studios avec douche et cuisine. Le premier studio que j'occupais m'était loué 1900 Frs/mois, électricité comprise. Ma situation financière s'améliorant mais l'opposition sur salaire pour les HLM courant toujours, je lui demande au bout d'un an, s'il veut bien nous octroyer le deuxième studio pour ma fille. Pas de problèmes : il nous réclame royalement 1800 Frs/mois alors que la surface est deux fois plus petite... Et deux mois de loyer d'avance au même tarif que pour le premier studio plus mêmes conditions que pour le premier studio. Nous avons donc versé au total 7600 francs de caution + vingt-cinq mois à 1900 francs + douze mois à 1800 francs !!! (J'ai aperçu par hasard sa quittance de loyer : il paye 3200 francs/mois... Faites le compte !) Quelle belle aubaine pour lui ! Nous faisons en plus office de gardiens car avec nos sous, il a commencé à se construire une maison en province, et nous demandait de surveiller son logement ainsi que de nous occuper du jardin. Il était donc présent une semaine par mois, juste pour récolter notre argent. Il peut se permettre ces allées/retours car il est en longue maladie depuis des années suite à alcoolisme. Il s'est bien organisé une vie de loisirs et profite largement du système et de ses fuites.

Ma fille trouvait du travail par période. Je lui conseille donc de faire une demande d'Assedic afin de boucher les trous en attendant d'avoir un travail fixe. Nous nous sommes heurtées à un mur d'incompréhension : pas d'adresse : pas droit aux Assedic ! Pas moyen non plus

d'annoncer une fausse adresse : la carte de sécurité sociale + la carte d'identité ne suffisent pas à l'état, il leur faut en plus une attestation d'hébergement ! Elle n'est pas chouette notre société ? J'en parle donc à notre cher homme qui ne veut rien savoir. Nous ne pouvons plus payer les deux loyers. N'ayant plus d'opposition sur salaire, je décide de chercher enfin un vrai logement. Je le trouve très vite mais ne respecte pas les deux mois de préavis. Ce cher « faux propriétaire » part pour le weekend de la Toussaint sans nous prévenir : je ne peux donc pas lui en parler. Je commence le déménagement sans me presser puisque j'ai l'intention de lui parler dès son retour. Il rentre le lundi : moi, je suis à mon travail. En fin d'après-midi, il me téléphone en colère, me traite de noms que je n'ose pas vous répéter et m'annonce que ce n'est pas la peine de venir récupérer mes meubles car il a changé la serrure et que je n'ai pas le droit d'entrer chez lui sans son accord. Il m'annonce aussi qu'il ne me rendra pas un centime sur les deux cautions. Je pars au commissariat raconter mon histoire et obtiens de récupérer mes meubles le lendemain, mais que tout soit fini avant 19h. (Travaillant, je ne peux pas démarrer avant 17h, j'ai donc deux heures pour finir de déménager). En fait il a peur parce que je suis venue accompagnée. Je récupère donc mes meubles et tente de récupérer au moins une partie de la caution. Il ne veut rien savoir. Le lendemain, je tente de le voir... En vain : il est parti en province. Sachant que son frère ramasse son courrier, je glisse une lettre dans sa boîte lui réclamant au moins un effort pour le 30 novembre dernier délai, sinon je le dénonce.

Au 4 décembre, soit aujourd'hui, il n'a pas bougé. »...

Adeline eut bien une réponse du service de l'émission, du genre : « Votre courrier a retenu toute notre attention. Cependant, nous le mettons de côté car nous devons regrouper plusieurs cas similaires pour pouvoir en faire une émission. Etc... Elle ne fut jamais contactée. Quelle déception ! Dommage... Jacquouille l'embrouille coure toujours.

Elle eut cependant de bons moments à Taverny avec sa fille, malgré cet ours mal léché. Leurs deux petits studios étaient séparés par une grande véranda et un petit jardin bien fleuri. Adeline aime voir pousser les fleurs et voudrait être éternelle, rien que pour ce plaisir-là. Taverny est une ville bordée de sous-bois et de forêts. Mère et fille faisaient de belles balades à vélo. Oh ! Il y avait bien quelques cités craignosSES mais elles n'étaient pas concernées car elles logeaient à la limite de Beauchamp donc loin de la faune. Elles avaient juste à humer la flore. Leur passage à Taverny était éphémère ; il s'agissait d'un tremplin, d'une tranche de vie.



Adeline partit faire quelques emplettes à Auchan. Elle ne s'arrêtait jamais devant le panneau des petites annonces et là ! Allez savoir pourquoi ? Elle fut attirée par une toute petite fiche « F3 dans maison rurale – particulier à particulier – location peu chère »... « Peu chère » ! Peuchère se dit-elle ! C'est pour moi, ça. Elle appela illico presto et obtint un rendez-vous pour le lendemain midi : un dimanche. Elle arriva avec sa fille à Bessancourt. Le lieu les charma. Au feu rouge à droite, après avoir remonté la petite rue dite « rue grande », le clocher du XVème siècle s'offrait à elles, laissant paraître un pigeonnier peu singulier. C'est une vieille bourgade, encore grandement pavée. Même la poste ne dépareille pas. Serpenteant entre les butoirs à piétons, elles remontèrent encore une petite rue « la rue Madame ». Bessancourt est toute en hauteur, bordée par des petits bois. Face au 22, le mur du parc croule sous ses pierres usées par le temps. Nous y sommes. Elles actionnèrent la vieille cloche rouillée. Un couple et leurs enfants les reçurent. C'était le bazar chez eux ! Du poisson rouge, aux chats, en passant par les oiseaux et certainement les acariens, elles avaient le sentiment d'être dans une roulotte de manouches. Il y avait comme une ambiance ! La fille d'Adeline eut un coup de cœur pour cette maison. Pour sa part, Adeline n'était pas autant emballée qu'elle mais si sa fille dit que c'est bien, alors elle l'écoute. En fait, elle avait vu plus loin. Elle savait déjà comment elle décorerait ce rez-de-chaussée. C'était une maison sur deux étages. Il y avait un locataire en bas et un en haut. Chacun avait son entrée indépendante. Les vitres de la salle de séjour étaient à quatre-vingt centimètres du sol. Les plafonds étaient hauts. En fait, la location passait par une agence mais elles pouvaient avoir une ristourne sur les frais en s'arrangeant directement avec le locataire sortant. Il y avait un petit bout de jardin.

Passer par une agence inquiétait Adeline, vu son récent passé : SDF, etc... Mais elle sentait qu'elle avait là, une chance à ne pas rater. Un ami lui prêta une partie de la caution, l'agence accepta qu'elle paye en plusieurs mensualités. Le dossier fut validé sans tarder. C'est avec beaucoup de bonheur qu'elle signa ce bail, un soir à la nuit tombante, dans cette maison devenue vide de ses occupants. Dès le lendemain, elle installa ses meubles. Adeline et sa fille étaient amusées car elles passaient tout par la fenêtre de la salle de séjour. Ça a un côté pratique, les vieilles maisons ! Le hululement des chouettes les avaient encouragées. Le parc, juste en face, regorgeait d'animaux nocturnes. Quelques chauves-souris aussi les saluèrent.

Allez ! Donnez-moi la main que je vous fasse visiter le petit paradis de Bessancourt.

22 rue Madame... Ça en jette cette adresse ! Madame avec une majuscule, s'il vous plaît. Adeline et sa fille méritaient bien ce titre ! Regardons d'abord s'il y a du courrier dans cette mignonnette boîte que la fille d'Adeline a peinte en bleu, avec tant d'ardeur. Rien : tant mieux, c'était juste pour le plaisir d'apprécier son charme. Elle se cramponne au mur, surveillant de près le vieux portail, bleu, lui aussi et qui débouche sur une minuscule cour. Pauvre petit portail plein de bleus ! Il est farci de rhumatismes, il commence à se rouiller, tout comme Adeline ! La clef est d'époque, suffisamment lourde pour trouer les poches mais tellement chargée de passé que nous ne pouvons pas lui en vouloir. Et puis, elle est si joliment ciselée !

Les rosiers sur le côté droit de cette cour qui s'étire en longueur tel un chat, font des clins d'œil au pot de fleurs perché au faite du pilier de briques, qui droit comme un gendarme, joue les sentinelles. Pour sûr, elles sont bien gardées ! Le pot est aussi ancien que la clef du portail et toujours en alerte : à la moindre vibration, l'intrus qui se tente n'a aucune chance d'échapper à être assommé ! Les volets sont bleus, les potences qui soutiennent la petite véranda sont bleues. Cette maison a plusieurs identités. Ses murs blancs où claquent les persiennes sont une invitation au bord de mer. On pourrait presque entendre les mouettes rire dans le ciel... Bleu.

Entrez, je vous prie.

Posez vos manteaux au perroquet qui vous tend les bras, entre lambris verts et carreaux cathédrale. Gardez vos chaussures, le carrelage ne vous en voudra pas. Il a une odeur, ce carrelage : il sent bon comme dans la maison de Mamette à Nice. Il ne manque plus que le mimosa. Cette maison est une invitation au voyage. C'est l'hiver et le soleil bas semble nettoyer la table craquelée, tant il donne ! Les rebords de fenêtre sont à hauteur de popotins,

de vrais petits canapés où il fait bon se réchauffer le dos à travers les carreaux. Les pêcheurs sur le rideau attendent leurs proies. Sur la droite, la cuisine nous rappelle bien que la femme est de corvée ! La peinture s'écaille. Adeline l'a partiellement masquée en accrochant les quelques meubles de cuisine qu'il lui restait. Elle en avait laissé chez deux de ses sœurs. En fait de grandes sœurs, c'est plutôt elle, la petite, qui les gâtaient. La chaudière est au gaz, le compteur est dans la rue, à hauteur d'un chien couché.

Vous me suivez toujours ?

Montons ces trois marches couleur coquille d'œuf. Vous n'avez rien à craindre : elles sont spacieuses. Alors là, c'est le salon où Napoléon aurait certainement aimé faire des conquêtes. La cheminée reste de marbre bien qu'elle s'offre en une large ouverture... Quelle coquine ! Quelques roseaux séchés l'ornent. Les plafonds sont hauts et bordés d'un liseré imitant la vieille époque. Il va falloir qu'Adeline trouve un lustre en cristal sur une brocante. Cette pièce est chaude... Hum ! Montons encore deux marches coquille d'œuf. Le rez-de-chaussée est à plusieurs paliers. Niveau un : salle à manger, cuisine. Niveau deux : l'empire des sens. Niveau trois : la grande chambre. Nous sommes dans un chalet de montagne. Les lambris sentent la fondue savoyarde et le lit ?... Non ! Pas le camembert !! Il y a de la place. La petite chambre, tout au bout de la maison, sera celle de la fille d'Adeline. Elle donne sur le fond de la cour, là où Adeline va construire un barbecue... Bleu ! Sa fille en fera un lieu moderne, avec des affiches de Marilyn Monroe buvant du coca cola. Elle pourra aussi mettre en vitrine sa collection de dragons. Elle l'aime déjà, sa chambre.

Au bout du bout du rez-de-chaussée, il ne faut pas espérer trouver d'autres petits paradis mais retournez-vous un quart. Ne serait-ce pas là le début d'un escalier central qui aurait mené jadis à l'étage ? Et cette planque sous l'escalier, ne nous mène-t-elle pas à la cave ? Il va falloir approfondir ces questions. Poussons la porte qui bloque cet escalier virtuel. Oh ! Encore trois petites marches et Oh ! Une grande et belle salle de bain... Bleue. Un miroir ovale renvoie les faciès, juste sous la lucarne car il n'y a pas que le rez-de-chaussée qui est sur plusieurs niveaux ! La salle de bains est sous la rue perpendiculaire à la rue Madame et nous apercevons les mollets, plus ou moins bien galbés, des passants qui passent. Le restant de l'escalier d'antan est recouvert par des lambris et ressemble à une ébauche de sauna. La porte de la douche mène droit au septième ciel... Tout rose !

Voilà ! Refaisons le chemin en arrière. Soixante mètres carrés tout en longueur. Il y a de quoi musarder, profiter de cette architecture pas trop mal sauvegardée. A l'étage, il y a d'autres

locataires qui sont là depuis huit ans, leur a-t-on dit, alors que tous ceux du rez-de-chaussée ne restent qu'une, voire deux années tout au plus.

Bizarre, bizarre.....je vous ai dit bizarre.

Cela faisait à peine vingt-quatre heures qu'elles avaient emménagé. Elles profitaient grandement des caresses du soleil, à califourchon sur le rebord de la fenêtre basse, quand un jeune homme leur adressa la parole. « Bonjour, je suis votre voisin du dessus » « Ah ! Enchantées. Entrez, je vous prie ». Elles ne poussèrent pas le vice jusqu'à lui faire enjamber la fenêtre ! La porte d'entrée était grande ouverte, il n'y avait pas de cambrioleurs dans cette petite bourgade. Il avait une grande gueule, le voisin ! Et en plus, il n'était pas béni par Vénus, et semblait tout droit sorti de la cuisse de Jupiter. La belle aubaine ! Il avait affaire à deux nanas, donc il allait pouvoir exercer son pouvoir de mâle ! Il tenta de leur en mettre plein les mirettes en racontant ses exploits bagarreurs lorsqu'il vivait en cité. Ah ben là... Il était plutôt mal tombé, vu leur riche passé. Elles le laissèrent s'enorgueillir puis le cassèrent simplement avec deux trois mots percutants, lui rappelant que la femme n'est pas l'esclave de l'homme mais plutôt son avenir, selon Aragon. Il repartit dans son étage, les oreilles basses pour ne pas parler du reste. Ça commençait bien ! Ce petit trou du cul voulait déjà faire la loi.

Adeline et sa fille étaient arrivées là par une belle journée, dénuées de tout bagage et la tête si chargée : leur passé, les douleurs, les projets. Par un coup de séduction dû à la Grace de Dieu, elles logeaient désormais dans cette location : au vert, envers et contre tout.

Adeline s'absenta quelques jours pour rendre visite à son fils qui habitait désormais en Isère avec sa copine. Elle était bien chez son fils. Sa fille était restée à Bessancourt. Elles ne fréquentaient que très rarement l'entourage. Seul le petit macho du dessus passait son long pif par la fenêtre du rez-de-chaussée et tentait de se faire offrir une bibine. Les contacts étaient corrects, sans plus. Adeline et sa fille n'éprouvaient aucun besoin d'être chaleureuses avec lui, ni avec sa femme d'ailleurs. Cette belle blonde était en admiration car elles se débrouillaient seules. Elle n'avait jamais osé sortir sans son mari bidon. Elle voyait Adeline et sa fille bouger sans cesse, sortir seules le soir de la fête de la musique par exemple. Son bidonnant d'époux jouait les fiers à bras mais était lui aussi, époustoufflé par leur débrouillardise. La fille d'Adeline avait prévenu qu'elle ferait une petite réception à la maison pendant l'absence de sa mère. Elle avait donc l'esprit tranquille quand, en fin de soirée, elle vit débarquer la police. Le petit véreux de voisin du dessus s'était plaint du soi-disant tapage nocturne. Les flics ne purent que constater qu'il se déroulait là une petite fête très gentille et que le son ne méritait

pas que le cabot du dessus augmente le ton. Cet idiot n'avait même pas pris la peine de venir frapper à la porte pour demander de chuchoter plutôt que de s'amuser. Le lendemain, la fille d'Adeline appela sa mère car elle n'avait plus de gaz. C'était surprenant car il n'y avait aucune raison à cela. Elle téléphona depuis chez son fils, à l'autre voisin, celui d'à côté un peu plus en contrebas et plombier à son compte, pour qu'il aille voir ce qui se passait. « Adeline, un petit malin s'est amusé à couper ton compteur dans la rue ». Ah ben oui ! Elle n'y avait pas pensé ! Le toujours aussi futé que ses pieds du dessus s'était vengé d'avoir été sermonné par la flicaille. « Oh ! L'empapaouté ! ». En fait, il n'avait pas digéré non plus les belles motos des copains de la fille d'Adeline, garées juste sous sa fenêtre et comme Adeline était en province, il était facile de s'attaquer à une jeune fille sans défenses. Petit, petit, tout petit le mec... Ridicule ! Inutile de vous dire qu'à son retour, Adeline n'avait qu'une envie : celle de lui coincer son pif lorsqu'il oserait à nouveau le passer par sa fenêtre. Depuis ce jour, les relations entre voisins se dégradèrent fortement et comme sa femme avait, elle aussi le cerveau lent et la médisance aisée, elle en rajoutait couches sur couches et initiait ses enfants à regarder Adeline et sa fille en chien de faïence. Ces fichus voisins du dessus continuaient leurs vacheries. La jolie blonde connaissait tout le monde entre son premier étage avec vue sur le CRS d'en face et la petite maison de la nourrice, tout en haut de la rue. La nourrice était une vraie punaise... Une épingle à nourrice sans cran d'arrêt, laissant libre cours à ses épines. Elle passait ses journées à épier derrière son rideau mal fermé, laissant deviner son sale minois. A heures régulières, elle descendait vers le tabac, accompagnée de la belle blonde du dessus. Il leur fallait bien deux bonnes heures pour remonter, serpentant entre les bornes à piétons. On les voyait sur la place de l'église, déballant leur lot de méchanceté. De vraies cancanières ! De même que l'on dit « tel chien, tel maître » et que bien souvent, le maître commence à ressembler à son compagnon, la nourrice portait la sournoiserie sur son visage. Rien qu'à la voir, les poils d'Adeline et sa fille se hérissaient. Sur le parcours entre ces deux mégères, il y avait de jolies maisons, bien spacieuses et abritant des cons. Leurs petit paradis étaient adossés à la forêt. Ils s'ennuyaient et on les devinait également zieutant la moindre mouche qui pourrait agrémenter leurs longues journées. Le plus méchant était légèrement handicapé. Il marchait avec une canne, rasait les murs tel un comploteur. Un matin, en allant travailler, la fille d'Adeline constata des rayures profondes sur le côté de sa carrosserie. On avait visiblement laissé glisser une lame de cutter. On avait sciemment endommagé sa voiture et uniquement la sienne. Quand je dis sciemment, ce n'est pas avec une scie ! Quant à la voiture d'Adeline, elle était déjà en si mauvais état, qu'on ne pouvait pas la rayer : on n'aurait pas vu la différence, mais ils trouvèrent mieux ! Elle avait un carreau cassé à l'arrière

et avait mis un plastique pour protéger en attendant la réparation. Eh bien, ils ont crevé la protection et ont déversé leurs poubelles sur la banquette arrière. Le soir, lorsqu'elles rentrèrent, les sales mômes de la belle blonde sans cervelle, vinrent tourner sous leur fenêtre, les montrant du doigt et se cachant derrière leurs petits doigts, pouffant de rire avec un œil flambant d'un feu démoniaque. Adeline et sa fille étaient quelque peu énervées...

Les rayures sur les voitures, c'était le petit monsieur à la canne. Les poubelles sur la banquette arrière, c'était les charmants voisins. Adeline réussit à choper le petit monsieur « Tiens ! Bonjour monsieur » - vous noterez au passage, que je lui mets volontairement une minuscule – « Pourquoi vous amusez vous à rayer nos voitures ? » Il ne fut pas le moins du monde déconcerté et répondit avec beaucoup d'agressivité, la canne pointée en l'air « Si je suis handicapé, c'est à cause de la société. J'ai de la haine pour les gens » « Monsieur ! Nous ne vous avons rien fait ! Pourquoi nos voitures ? » « Parce qu'on m'a dit de mauvaises choses à votre rencontre ». Et voilà le travail de la belle blonde écervelée du dessus ! Elle cassait tellement de sucre sur le dos d'Adeline et de sa fille que toute la rue les avait prises en grippe. Quelques jours après ce petit dialogue, le petit homme se suicida. Quant à la blondasse avec son mec, ils ne perdaient rien pour attendre ! Leur tour vint aussi mais je ne vais pas tout vous dévoiler de suite ! Chaque chose en son temps, comme disait ma grand-mère. Adeline découvrit par la suite, le vrai motif à toutes ces perversités. La guerre des voisins ne l'empêchait pas de suivre son bonhomme de chemin. Le fin mot de l'histoire est que les voisins voulaient acheter la partie de la maison qu'Adeline occupait et lui rendait la vie infernale uniquement pour qu'elle parte. Adeline demanda à passer en conciliation. Ils ne se présentèrent même pas ! Ils étaient si méchants et pourtant, elle avait oublié, elle, combien Adeline l'avait soutenue lorsque son petit imbécile de mari s'était planté en moto. Trois mois de coma ! Trois mois où elle venait pleurnicher à sa table. Il était ressorti très diminué, son cerveau avait du mal à suivre. Il avait de la peine à marcher, à parler et voilà pas qu'il se rattrapait ! Les sangsues sortaient de sa bouche désormais. Il crachait du venin et sa femme crachait sur Adeline.

Lasse de tant d'embrouilles, la fille d'Adeline commença à chercher un logement pour elles deux. L'idée effleurait Adeline aussi, elle rêvait de louer une péniche, mais elle ne voulait pas que ses voisins sortent vainqueurs de cette supercherie, alors, elle faisait traîner les choses. « M'man, comme sa fille l'appelait, et si on vivait en mobil home ? » « Euh... Je n'y avais pas pensé ! » « En discutant ce midi, un collègue de travail m'a confié qu'il en a un dans le Vexin » « Le Vexin ? C'est une chouette région et ce n'est pas loin d'ici ! » « On pourrait

aller voir » « OK. Vas pour le weekend prochain ». Toute la semaine, Adeline tentait d'imaginer ce que pourrait être la vie à long terme dans un terrain de camping. Ce serait les vacances tous les jours ! Et puis elles seraient au grand air, en pleine nature et comment mieux faire la niaque aux impôts qui la pompaient plus que de raison ! Plus d'impôts locaux : le paradis en somme.

Le Vexin à une demi-heure de Bessancourt. Adeline et sa fille musardaient sur les petites routes. Le soleil les escortait, elles étaient joyeuses. Bessancourt, Mery/Oise débouchant sur Auvers/Oise, patrie de Vincent Van Gogh qui pourtant y a écrit « On perd toujours quand on est isolé ». C'est vrai qu'il n'y avait pas grand monde ! Et cette luminosité si réputée, ayant inspiré tant d'impressionnistes ! Elles salivaient de plaisir. Leurs yeux s'écarquillaient devant les vieilles pierres faisant la richesse de cette région. Après avoir longé le château sur la droite, elles arrivèrent à Hérouville puis à Vallangoujard, dans le creux de plaines vallonnées. De belles bâtisses, de la nature à perte de vue, des haras, de bons virages aussi ! Passé Epiais Rhus, qui organise une course de brouettes chaque année, le clocher de Grisy les plâtres se dessinait, tout là-haut, semblant viser le ciel.

Grisy, Grisy, nous y voilà. Elles empruntèrent un petit chemin caillouteux, une route sinueuse pour arriver, juste après la croix à droite, à ce fameux terrain de camping enfoui dans les sapins. Qui croirait qu'à à peine quarante kilomètres de Paris, ça sent le foin et les tracteurs nous font mener un train de sénateur ?

L'aventure, c'est l'aventure ! Le soleil illuminait une vaste clairière engoncée dans les sapins et où la blancheur des mobil home dominait. Juste à l'entrée, non loin du vieux lavoir caché dans les bois et à la croisée des chemins, se situe le mobil du gardien. Adeline et sa fille n'osaient pas sonner de suite mais préféraient visiter le terrain. C'était tellement nouveau pour elles, mis à part leur escale furtive au terrain de camping de Maisons Lafitte lorsqu'Adeline s'était disputée avec sa sœur qui l'hébergeait ! Cette fois ci, le contexte était différent. C'était leur choix, leur quête de qualité de vie au sein de la nature, leur havre de paix. Quarante familles vivent là, à l'année. Etant plutôt citadine, Adeline avait braqué les talons aiguilles et se tordait les chevilles. Sa fille, bercée par sa jeunesse, était en baskets et la charriait un peu beaucoup. Elles arrivèrent devant un chalet, clinquant et coquet. C'était l'accueil. Tout était fermé sauf l'œil vif du deuxième gardien qui logeait juste en face, encore à la croisée de chemins. « Vous cherchez quelque chose ? » « On nous a dit qu'il y a des mobil à louer » « La propriétaire n'est pas là durant la semaine. Il faut revenir samedi » « Ah ! Ok. Merci ».

Ici, les affaires se faisaient le weekend, présage que la vie devait y être basée sur le loisir. Dans ce terrain de camping, il y avait l'avenue des Champs Elysées, là où vivaient les plus fortunés, mais il y avait aussi Chicago tout là-haut, dans le fin fond, près d'un autre bois. C'était immense. Au centre se trouvait le terrain de boules. Les chiens étaient admis, pas les enfants en bas âge ! Cela choqua Adeline à prime abord mais elle eut l'explication quelques mois plus tard. Ne payant pas d'impôts locaux, les occupants du camping ne pouvaient pas inscrire leurs enfants à l'école du village. Par contre, les propriétaires de mobil ne venant qu'occasionnellement, en weekend ou en vacances par exemple, pouvaient tout à fait emmener les petits avec eux. No problemo pour Adeline, sa fille était majeure et vaccinée.

Elles comptaient les jours qui les entraîneraient jusqu'au samedi. C'est long vingt-quatre heures lorsqu'on a un but à atteindre ! Sabbath arriva enfin. Elles rencontrèrent la propriétaire du terrain. Une femme charmante, veuve et bien bavarde ! « J'ai un mobil qui se libèrera dans un mois ». Elle les fit visiter. Le mobil était propre mais un peu petit. Cependant la parcelle était agréable. Adeline et sa fille étaient sous le charme de cette nouvelle aventure. « D'accord. Vous nous contactez ? » « Oui, Madame ». La propriétaire jeta juste un coup d'œil rapide sur la fiche de paie d'Adeline « OK. J'ai vu ». Aucune question. On ne vous demande pas le pourquoi ni le comment d'une telle décision. Ici, le respect de la vie privée est primordial.

Un mois ! Vous vous rendez compte ? Encore un mois à trépigner dans leurs basques. Bon tant pis, elles retournèrent faire boulot/dodo en attendant de pouvoir bêcher, jardiner, humer et se faire dorer la pilule. Elles commencèrent à récupérer des cartons, à faire du tri dans la maison. Trois jours après leur rencontre au cœur du Vexin, la propriétaire téléphona « J'ai un mobil qui se libère demain. Ce n'est pas celui que je vous ai montré mais si ça vous intéresse ? ». Adeline ne fit ni une ni deux et enfourcha sa petite auto illico. Sa fille était à son travail. Adeline ne la prévint pas et décampa à toute allure, non sans faire un clin d'œil malicieux à ses boutures. Les cheveux au vent, l'avant-bras posé nonchalamment sur le rebord de la fenêtre, elle roulait, ivre d'espoir. Arrivée sur le pont d'Auvers ou l'Oise fait tanguer quelques péniches, le doute la prit. Et si elle me proposait un mobil à Chicago ? Oh la la... La propriétaire fut surprise de la voir arriver si vite. « Vous me rappelez une amie, vous avez la même coupe de cheveux et surtout ces yeux magnifiques ! » Adeline, comme le corbeau, était flattée mais ne lâcha pas sa proie ! « Venez, je vais vous montrer le mobil que je vous ai réservé ». Adeline la suivit dans le petit chemin biscornu et rocailleux. A droite, à gauche, chacun avait fleuri son petit chez soi. Il devait y avoir de sacrés bricoleurs, vues les terrasses

rajoutées. Il y avait là un genre de compétition à qui aurait le plus beau paradis. Elles avançaient doucement car la côte était quand même assez raide. Madame était fière de la promener sur ces sentes qui rejoignaient d'autres sentes serpentine. Au bout de ce qui semblait être le loin de loin car elles avaient déjà bien musardé, trônait là l'avenue des Champs Elysées. « C'est celui-là, juste devant vous ». Adeline ne montra pas sa joie car trop peu s'en faut, il ne faut jamais être une proie mais dans son for intérieur, son égo sursautait, remuant tous ses sens. C'était bien, très bien. C'était ce qu'elle avait osé espérer.

Certes, la parcelle était à l'état brut, avec sa ronde de creux et de bosses, avec ses pentes à se tordre les chevilles, avec son herbe attendant la salvatrice tondeuse. Pas une fleur, juste de la verdure et des cailloux. Le terrain était assez spacieux et bordé de thuyas à l'arrière du mobil, évitant ainsi les indiscretions éventuelles de ses voisins du haut. Elle avait le privilège d'être séparée de la seule et unique maison longeant le camping, par deux magnifiques sapins dépassant sa cheminée et dont le ramage se dandinait lentement et majestueusement, au rythme d'une légère brise. La propriétaire la fit entrer dans son futur espace. Il y avait deux portes en façade, elles entrèrent par la plus petite. Un long couloir les accueillait, juste assez large pour un passage réglementaire. Ah ! Ça, il ne fallait pas être enceinte ou boulimique ! Sur la droite, le placard à balai accueillait un chauffe-eau au gaz. Ensuite, arrêt pipi : c'est là qu'on siège. Adeline aimait beaucoup le petit vasistas de ce coin intime, elle se croyait dans un train. Une fois soulagée, on va direct se coucher dans une chambre, ma foi, assez grande avec deux fenêtres. Tout était meublé. Au-dessus du lit pour deux personnes, un complet pan de mur orné de placards coquets espérait se goinfrer de linge parfumé à la lavande, tandis que l'étagère semblait murmurer de jolis mots issus de vieux bouquins qu'elle déposera là. Bon ! Après cette pièce fort agréable et incitant à la sieste, il est l'heure de se doucher. Remontons le petit couloir et entrons dans la salle de bains. Il ne manquait rien, du miroir où Adeline va pouvoir admirer le joli teint que sa joie inonde jusqu'au porte manteau et à la cabine de douche. Il y avait des hublots au plafond, ainsi elle pourra se laver à la lueur du jour, sous la clarté du ciel bleu et réchauffée par le soleil radieux, comme si elle était en plein air. Une fois les mains propres, faisons un petit tour dans la deuxième chambre si mignonne avec ses rideaux brodés de roses. Les placards sont enfouis dans la cloison. Ici, on gagne de la place et tout semble aéré. Le moindre centimètre est utilisé au mieux, c'est très bien pensé. Et voilà la grande pièce, salon / salle à manger / cuisine avec ses six fenêtres ! C'est beau, c'est clair, Adeline entendait les oiseaux chanter et sentait déjà les petits plats qu'elle mijotera puis

dégustera, assise sur la banquette juste assez moelleuse pour ne pas avoir envie de se lever et face à la fausse cheminée abritant un appareil de chauffage au gaz.

« Ça vous plaît ? » lança la propriétaire tout en connaissant la réponse. « Oui ! Je prends » « Vous pouvez emménager dès ce soir ». Adeline rentra à Bessancourt, accompagnée de son enthousiasme. On n'est jamais seul lorsqu'on est joyeux. Sa fille se demandait bien où elle était partie traîner. Elle n'eut pas à réfléchir longtemps ! Adeline brandit haut la main, la clef chromée « On déménage demain » « Vas z y, M'man, raconte ! ». Adeline entra alors dans une valse de sons plus gais les uns que les autres, elle faisait tourbillonner sa fille dans un univers où clarté résonnait avec bien être, elle faisait tinter la clef du paradis contre le verre posé là sur la table en bois et sa fille buvait ses paroles. La terre aurait pu s'écrouler, elles étaient là, toutes les deux en pleine conversation, absolument déconnectées du reste du monde. Rien d'autre ne comptait plus que leur complicité.

Ayant déjà préparé quelques cartons, Adeline commença dès le lendemain à faire des allers-retours en sortant du boulot, vers cette clairière où elle savait que sa vie allait changer. Sa fille s'affairait et cumulait les paquets. Elles avaient l'impression d'avoir gagné le jack pot. Faute de jack pot, il fallait qu'elles trouvent des potes pour leur donner un petit coup de paluche. C'est fou ce que l'on emmagasine dans une maison ! Et puis, comment faire entrer quatre éléphants dans une deux chevaux ? On en met deux derrière et deux devant, bien sûr mais essayez donc ! Ce n'est pas si évident que cela. Les cartons, ça allait encore mais les meubles ? Le mobil était déjà tout aménagé, du sol au plafond, il ne manquait rien et Adeline devait caser son beau living rouge laqué avec son miroir teinté et son bar, son lit, celui de sa fille, les armoires, la gazinière, ses plantes ! Pour la verdure, pas de souci, elle déracina les arbres avec ses petits bras musclés à force d'être femme seule assurant tout... Et oui, ça fait les biscottos la solitude ! Il faut porter les courses, bouger les meubles, jardiner, bricoler. Au moins, elle a l'avantage de n'être point flétrie à son âge. Lorsqu'elle se compare aux femmes aussi vieilles qu'elle et bien installées dans leur confort, elle a l'impression d'être leur petite sœur ! Revenons donc à nos moutons. Euh ! Non, Adeline n'avait pas de bétail quoique l'envie l'effleura parfois, rien que pour le plaisir de boire du bon lait de chèvre dès potron-minet mais elle n'avait pas poussé la folie jusque-là : elle avait été assez désabusée par ses voisins dans le neuf trois, qui égorgeaient les bestiaux dans leur F4 et les faisaient rôtir sur le balcon, juste au-dessus de sa tête. Par conséquent, elle avait opté pour les chats. Elle a toujours été entourée de félins, elle les adore. Elle ne va pas les chercher, ils viennent frapper à sa porte et elle les adopte. Voilà ! Ainsi, il n'était pas question qu'elle abandonne son forsythia, pas plus que ses

lauriers. Elle sua à grosses gouttes pour les déraciner ! C'est terrible comme les racines s'accrochent à la terre, comme elles s'accrochent à la vie. Il y en avait autant sous le pavé qu'à l'air libre et elles n'avaient pas compris qu'Adeline leur voulait du bien, les replanter dans un espace ensoleillé et lumineux, alors elles luttèrent, luttèrent mais Adeline eut le dessus. Elle les emmaillota bien, pour les préserver et les emporta. Le voisin du dessus se demandait bien ce qu'elle était encore en train d'inventer ! Il la voyait remuer dans tous les sens et son air déjà naturellement hagard lui donnait un soupçon de stupidité qui la faisait bien rire. Il ne put pas s'empêcher de venir tourner près du portail et aperçut par la fenêtre toute béante, les cartons que la fille d'Adeline préparait. « Vous déménagez ? » « Non, nous préparons une brocante ». Vous parlez ! Il aurait été trop content de savoir qu'elles partaient ! Il resta bloqué bouche bée et son air de ne pas en avoir l'air devenait de plus en plus comique. Il partit acheter son journal et repassa sous leurs volets, se grattant la tête comme un chimpanzé voulant apprendre le français. Adeline et sa fille étaient pliées de rire. Elles s'octroyèrent une petite pause, réfléchissant au moyen de mettre les meubles à l'abri. La fille d'Adeline avait une copine qui rêvait de leur petit canapé en rotin. Adeline avait du mal à s'en séparer mais pourquoi pas le lui prêter, le temps de trouver une meilleure solution ? Ce qui fut dit fut fait. La copine était ravie et puis ce petit coin de confort se mariait parfaitement à son intérieur style africain. Allez ! Adeline avait fait cette B.A mais elle y pense encore à ses coussins blancs contrastant avec le marron tressé et sur lesquels elle avait tant et si bien bullé. Elle y pense encore car, au moment de les récupérer, Mademoiselle n'était pas d'accord et prétextait mille et une choses qui lui firent comprendre que le prêt était finalement un don. Adeline a toujours été digne d'un don... Brave dindon ! Bon, il restait à caser les meubles rouges auxquels elle tenait tant et puis tout ce qui comblait sa chiche petite maison rurale. Elle en aurait bien donné à son fils mais comment leur faire faire les six cents kilomètres qui les séparaient ? Peu de moyens, grands copains, telle devenait la devise. C'est dans l'embarras que l'on voit ses amis, alors qui vivra verra ! Elle n'avait pas trop de choix mais devait être judicieuse pour ne pas être redevable. C'est aussi dans l'embarras que l'on se fait bouffer jusqu'à la moelle et Adeline voulait demeurer intacte et la conscience tranquille. Elle avait déjà trop souffert de l'emprise des autres, les ostrogots, les saligots !

Tout compte fait, elle était beaucoup plus appréciée que ce qu'elle pensait ! Elle n'eut pas à chercher très loin. Un pote d'un pote d'un pote lui trouva un autre pote déménageur qui lui prêtait un garde meuble sans limite dans le temps et qui se proposait de faire le transfert avec ses potes. Plus on est de fous, plus on rit et Adeline put vérifier cet adage « partout où j'rais

les potes iront ». Le bouche à oreille, le système D, tout cela, ça fonctionne à merveille. Adeline n'avait jamais vu de garde meuble de sa vie et avait ouï-dire que ça coûtait une petite fortune. Pour l'heure, elle était bien fortunée d'être si bien entourée ! Rendez-vous fut pris pour le weekend suivant. Le camion se gara devant sa fenêtre basse où elle avait tant profité des caresses du soleil, face au parc où les chouettes hululaient la nuit. Elle avait acheté des canettes de bière pour les encourager. L'un sifflotait, l'autre chargeait tandis qu'Adeline et sa fille se régalaient de ce spectacle. C'était un travail colossal et qui se passait dans la bonne humeur et la joie. Et puis, ce plaisir de passer le mobilier par la fenêtre ! Pas d'escalier biscornu ou de porte étroite imposant une gymnastique rocambolesque pour que les pieds du lit ne se coincent pas, pas de tracas. Pour midi, elle prépara des sandwiches pour tout le monde, comme elle sait si bien les faire : un peu de pain pour la déco et beaucoup de bonnes choses à s'en lécher les doigts. La fille d'Adeline en avait l'eau à la bouche ! Ça la changeait du Fast-Food pris sur le pouce, à son heure de pause. Ils étaient alertes les potes des potes des potes et le camion fut vite rassasié. Il restait deux, trois bricoles et une vitrine qu'avec la meilleure volonté, ils ne purent entasser. Une épingle à cheveu ne trouvait même plus sa place. Tout était bien sanglé et chacun prit son automobile, la fille emmenait les chats et le camion fermait la marche. Adeline jouait les éclaireurs avec malice, elle avait juste oublié de prévenir que le petit chemin bordé de lucioles et qui mène à son domaine, était quelque peu caillouteux et en côte ! Elle s'inquiétait quand même de savoir si le camion pourrait arriver jusque-là. Ils firent une première halte au garde meuble. Dans un grand hangar étaient superposées d'énormes caisses de bois. Adeline cherchait du regard la pièce où ses meubles seraient à l'abri. Il n'y avait que des caisses, des caisses partout. Elle ne comprenait pas et n'osait pas poser de questions, elle aurait eu l'air naïve, alors elle laissa faire. Ses meubles étaient maintenant déposés devant ces conteneurs. Il fallait avoir de la force pour les ouvrir tant les crochets étaient costauds et Adeline découvrit des mètres cube d'espace dans ces boîtes. Il en fallu quatre pour tout ranger, soit environ vingt mètres cube. Elle était dans un univers bien singulier et ses yeux s'écarquillaient ! C'était donc ça un garde meuble ! Rassurée, elle classa soigneusement les numéros des boîtes dans son portefeuille et entraîna son petit monde vers la campagne. Tout près du terrain de camping, elle fit une halte et prévint le chauffeur du camion qu'il allait devoir transformer son bahut en quatre-quatre, que la route était du genre sinueuse. Il fut largement amusé « Vous inquiétez pô ma brav' dame, on a l'habitude ! » « Bon, je vous aurais prévenu » Elle enquilla la première, lâcha le volant dans les creux et les bosses pour ne pas s'éclater la clavicule contre la portière de la voiture, jeta un œil vers son cortège, « Ah ! Ils avaient l'air de suer à grosses gouttes ! » Mais ils

suivaient bien. Elle passa son badge pour ouvrir la barrière des gardiens et entama direct la montée vers son havre de paix. Elle était raide, la côte, fendue au centre par les éboulis de cailloux lors d'intempéries et il fallait aborder une manœuvre à angle droit pour pouvoir se parquer. Il fallait monter d'une traite, sinon on repartait en marche arrière sans même l'avoir demandé. Il fallait avoir le compas dans l'œil ! Avec leurs petites voitures, Adeline et sa fille s'en sortaient à peu près correctement mais le camion... Dérapage non contrôlé, manœuvres en marche arrière dans le chemin croisant l'avenue des Champs Elysées... Non ! Ils n'y arrivaient pas. Ils durent gravir la pente jusqu'au bout pour pouvoir faire demi-tour dans la superbe clairière, tout là-haut près du cerisier géant en fleurs et redescendre en marche avant pour ne pouvoir se garer que dans le chemin, empêchant quiconque de passer. Heureusement qu'ils avaient un bon frein à main !

A défaut de fleurs, poussaient dans le jardin, des cartons, des cartons et des cartons. Les déménageurs avaient bien bossé et Adeline improvisa une table basse où la bière coula à flots puis ils rentrèrent au dépôt. Le soir, elle profita amplement du paysage. Etant en hauteur, son terrain surplombait la vallée du Vexin où le soleil se couche tout en douceur, caressant les cimes des sapins. Elle était détendue, tranquille, paisible et savourait ces instants où la solitude est bonne compagne. Elle s'endormit, des oiseaux plein la tête, ses rêves étaient si beaux ! On dort bien à la campagne, on n'entend que le silence de la nuit et le crépitement des étoiles formant une voûte céleste dont Adeline se délectait. La lune veillait sur elle. Elle avait mis le réveil de bonne heure pour se transformer en « Conchita » le lendemain. Bessancourt était triste avec ses murs à nu. Seul le balai l'attendait. Elle se mit à la tâche avec ardeur mais sans conviction. En fin de matinée, elle avait tout lustré, du sol au plafond.

Elle avait du taf au mobil home ! Elle se mit au turbin avec joie, sortant la pelle et le râteau afin de donner un semblant d'air plat à sa future terrasse. Retourner la terre, combler les creux, araser, extraire du sous-sol les énormes pavés et bouts de ferraille ! Elle en a trouvé des trésors, des piliers entiers, des morceaux de carrelage, j'en passe et des meilleures. En fait, elle apprit plus tard que le camping avait été construit sur une ancienne déchetterie. Tous les soirs, en rentrant du boulot... Et oh, et oh ! Je rentre du boulot, elle était joyeuse de se mettre à la tâche. Elle transpirait à grosses gouttes mais savourait la satisfaction de voir son jardin se transformer et ressembler aux plans qu'elle avait faits sur la comète. Les jours se passaient tranquillement, elle ne se lassait pas de son petit univers campagnard. Avec un ami, elle avait aussi bricolé la petite chambre pour que sa fille s'y sente à l'aise. Ils avaient rabattu les lits superposés pour installer une grande planche et un matelas deux places. Aucune pièce n'est

petite, il suffit de savoir aménager l'espace. Les miroirs sont un bon truc : ça donne un effet de profondeur et de clarté. La fille d'Adeline aussi était joyeuse. Toutes deux passaient des soirées agréables autour de bons petits plats. Oh bien sûr, la cuisine dans un mobil home est tout un art. La gazinière donne de petites flammes sympathiques mais peu rapides, le temps que le gaz parcoure les cinq mètres de tuyauterie. Il faut s'adapter et prendre son élan pour saisir la viande à feu vif. Mieux vaut faire mijoter comme à l'ancien temps, quand nos grand-mères laissaient la casserole en cuivre toute la journée sur le fourneau qu'elles avaient alimenté de bois le matin. C'était long, mais bon ! Pour les grillades, elles préféraient le barbecue. Rien de tel pour décompresser en rentrant du boulot que de flirter avec le soleil, la terre, les petits oiseaux. Dans son mobil home, Adeline avait réussi, non sans mal, à obtenir de la propriétaire la permission d'installer une ligne téléphonique : moment épique puisqu'il a fallu qu'elle installe elle-même environ cent mètres de câbles. Parmi ses connaissances, se trouvait un ancien agent de France télécom qui lui donna un sérieux coup de main. Elle n'aurait jamais pu arriver toute seule à serpenter au-dessus de l'atelier des gardiens, à fourrer le fourreau dans les arbres pour ne pas faire tâche, à percer sous le mobil pour que le travail soit proprement exécuté. La propriétaire avait tout d'abord refusé ce privilège mais s'était bien vite rétractée lorsqu'Adeline lui demanda pourquoi son voisin avait le téléphone et pas elle. Cette propriétaire fonctionnait beaucoup à la tête du client, ce qui déçut fortement Adeline car elle l'aimait bien mais elle comprit bien vite qu'elle avait le sourire plus commercial qu'autre chose.

Quelques mois passèrent et la fille d'Adeline prit une colocation avec une copine, toujours dans le Vexin, donc près de sa mère. Adeline s'apprêtait à partir en vacances. Son chef lui parla d'un employé plombier et qu'elle savait être travailleur et honnête. Il vivait en collocation avec un collègue qui venait de lui faire une entourloupe. De ce fait, il devait quitter illico presto l'appartement. Une mouche piqua encore Adeline « Je peux bien l'héberger le temps qu'il fasse surface. C'est petit chez moi, mais il y a une chambre vacante ». Sur les recommandations du chef adoré qui savait y faire pour mettre les gens dans l'embarras et ainsi s'en sortir sans dégâts et sans états d'âme pour son entourage même le plus proche, le plombier vint timidement dans le bureau d'Adeline. Il était gêné. Ce n'est pas facile de parler de ses problèmes à quelqu'un qu'on connaît à peine. Alors, elle lui mâcha les mots. Le seul hic était son départ imminent en vacances. Elle fut assez folle ou intuitive, c'est comme on veut, pour lui confier ses clefs. Il pouvait s'installer en son absence.

Et elle partit tranquillement vers la montagne, rejoindre son fils. Elle n'était absolument pas inquiète. Comment vous expliquer ? Elle a parfois ce sentiment de tranquillité face à des situations peu évidentes. Elle sent les personnages et sait quand il y a un piège. Elle téléphonait au plombier de temps à autre. Il découvrait les joies du camping à temps plein, il s'occupait des chats. Il partait travailler le matin avec un grand soulagement dans le cœur et rentrait le soir se dorer la pilule sur la terrasse pour laquelle Adeline avait tant usé de coups de pelles et râteau. Elle avait aménagé son petit domaine avec tant d'amour qu'il était impossible de ne pas s'y sentir bien. Au bout de trois semaines où le grand air l'avait ravigotée, elle regagna son Vexin. Le plombier avait préparé un bon repas pour l'accueillir. La maison était nickel propre. Une vraie fée du logis avait trouvé sa place chez Adeline. Cet homme savait tout faire ! Ancien militaire engagé, il avait été à bonne école. Il savait coudre avec plus de doigté qu'une professionnelle en la matière. Dans l'armée, on n'a pas droit à l'erreur ! Un bouton mal fixé et c'est le blâme. Il savait accomplir des tâches nobles autant qu'ingrates. Il était humble et juste. Outre les préoccupations ménagères, il était aussi mécano sur les circuits automobiles. Adeline eut l'occasion d'y assister en 2008 : 24h de course non-stop : un grand moment ! Deux jours passés dans la poussière, le bruit des moteurs, l'excitation de la compétition, l'ambiance solidaire, la fête. L'épuisement qui mène à une joie intense. Les mécanos sont constamment sur le qui-vive. Il faut les voir courir, chargés d'une batterie ou du matériel adapté, jusqu'au bout du circuit où le pilote a raté un virage ou éclaté un pneu ! Ils réparent en deux temps, trois mouvements. Cela relève du miracle. Ils savent construire une auto de A à Z, faire du deux en un, voire trois. Un châssis, un moteur et le bricolage d'une voiture de récup. Ce sont des heures dans l'atelier. Ils fabriquent des prototypes en toute simplicité. Ils ne recherchent pas la gloire, ils sont passionnés, complètement disjonctés et tellement sympathiques. Adeline vivait donc avec un plombier mécano bricoleur et fée du logis. Elle n'était pas au bout de mes surprises ! Il savait aussi construire un bâtiment, du sol à la charpente, en passant par la déco. Il connaissait l'électricité, la téléphonie, le gros œuvre. Il aimait la pêche aussi mais sa plus grande fierté était de modeler le fer forgé. Il travaillait beaucoup ainsi qu'Adeline. Ils ne passaient que quelques heures ensemble et cela avait le mérite de favoriser la colocation. Ils ne se gênaient pas. Chacun faisait sa route et les rares moments où ils se croisaient étaient pleinement savourés. Adeline était donc célibataire mais vivait avec un mec en or. La transition était jolie, c'était un bon moyen de passer le cap et de ne rien devoir à personne. Il respectait beaucoup Adeline et lui était reconnaissant de l'avoir sauvé de la rue. Il avait l'âge de son fils et était beau garçon. Les ragots allaient bon train dans le terrain de camping, car ne disant rien à personne sur sa vie privée, on se posait des

questions... Ils s'entendaient si bien ! Ils faisaient des soirées barbecue à qui mieux mieux, même malgré la fraîcheur de la nuit tombante. A l'heure où tous les jardins étaient éteints, on apercevait le regard des curieux derrière les carreaux des mobil s'endormant. Seule la terrasse d'Adeline était éclairée. Lui non plus, n'avait pas de chance en amour. Son traitre de pote se moquait souvent de lui car il aimait les femmes bien en chair. Après s'être bien fait abuser par une nana profiteuse, il rencontra une gendarmette pas sérieuse du tout et qui le laissa au bout de quelques mois. Elle n'aimait pas passer ses nuits sur les circuits rallye. Elle n'aimait pas non plus le manque d'hygiène de son amoureux et Adeline la comprenait ! Il faut dire que son surnom depuis sa plus tendre enfance était « Cambouis ». Cela gênait aussi Adeline. Il ne prenait sa douche qu'une fois par semaine et partait au boulot le matin, les yeux encore embrumés, un verre de coca dans l'estomac et sans avoir visité le moindre gant de toilette. Il avait un travail très salissant et transpirait beaucoup. Fort heureusement, ils n'étaient qu'amis et par conséquent, elle ne l'approchait jamais de très près. Elle n'aurait pas supporté ! Mais elle avait honte lorsqu'elle recevait du monde chez elle, de le voir piquer dans les apéritifs avec ses doigts encrassés et puis l'odeur... ça se sent au bout de quelques jours ! Elle évitait d'ouvrir sa chambre car à chaque fois, elle était saisie à la gorge par d'étranges enzymes gloutons venus de la planète crade. Les semaines passaient et il ne trouvait pas l'âme sœur. Il en était très malheureux et reportait ses manques envers la fille d'Adeline qui n'était pas intéressée du tout. Adeline dû mettre le holà car il devenait de plus en plus insistant. Il stoppa net ses investigations et l'amitié devint maîtresse. Il se voyait vieillir... Euh ! Trente et un an déjà, quel vieillard ! Et s'était fixé pour objectif d'avoir un enfant dans l'année. Il disait que s'il ne réalisait pas ce vœu, il resterait célibataire à vie. Il était dégouté et se plongeait encore plus dans son travail et ses rallyes mais les jours et les mois défilaient et Adeline commençait à vouloir reprendre son autonomie « Lorsque tu es arrivé, je t'hébergeais pour quelques jours or cela fait un an maintenant ! J'aimerais que tu commences à chercher quelque chose ». Il ne fut pas surpris et acquiesça. Une semaine, deux semaines, trois semaines... il ne bougeait pas d'un petit doigt. Adeline voulait bien comprendre qu'il soit dans sa déprime mais elle avait elle aussi, besoin de souffler. « Alors ? Tu as commencé à démarcher ? » « Non, je n'ai pas assez d'argent pour prendre un appartement ». C'était évidemment un prétexte. Il était bien chez Adeline. « Puisque tu sembles aimer la vie en mobil home, tu pourrais aller voir la propriétaire. Je suis certaine qu'il y en a au moins un de libre pour toi et puis tu n'aurais rien à avancer » « Oui, je vais le faire ». Un dimanche, deux dimanches, trois dimanches... Il s'arrangeait pour ne pas être disponible car ici, les affaires se faisaient le weekend et il était impossible de trouver la propriétaire en semaine. « Tu vas la voir quand la propriétaire ? »

« Je ne sais pas, tu vois bien que je travaille tous les weekend ». Adeline ne répondit pas mais il vit à sa mine déconfite que ça sentait le brûlé. Adeline ne savait plus comment s'y prendre ! Dans la semaine, il rentra plus tôt un soir « Ca y est ! J'ai un mobil home » « Ah ! Tu as vu la propriétaire ? » « Oui. Je l'aurais dans trois semaines » « Ah ! Ben voilà quand tu veux ! On sera mieux chacun chez soi et puis on sera voisins » « Oui ». Visiblement, il n'était pas enchanté mais qu'est-ce qu'elle était soulagée ! Elle allait enfin pouvoir refaire des projets, vivre à son rythme, retrouver un équilibre.

Il emménagea et ils restèrent amis. La fille d'Adeline avait aussi emménagé avec son copain qui n'était pas souvent là, vu qu'il était gendarme mobile et qu'il avait été affecté dans le limousin. Il avait son logement de fonction là-bas et elle cherchait désespérément du travail pour le rejoindre. C'était carrément mission impossible. Elle avait bien des réponses à ses curriculum vitae mais toujours le même refrain « Votre cv nous intéresse mais nous n'avons pas de poste disponible, cependant, nous retenons votre candidature ». Trouver du travail en province est une lourde quête. Notre « Cambouis » n'était pas souvent chez lui. Ou bien il travaillait, ou bien il passait les soirées avec des copains. Son mobil home était moins bien que celui d'Adeline et il y avait tout à réparer mais il était mieux placé d'un point de vue climatique. Il était protégé des intempéries car engoncé en bas du camping entre la cabane de travail de la propriétaire et le mobil du deuxième gardien mais il était tellement bien encasté qu'il ne captait pas la télévision et il était à la vue de ses voisins. Un homme ne reste pas fort longtemps seul, c'est bien connu ! Il débarqua un jour avec une nouvelle conquête qu'il se fit une joie de présenter à Adeline. Elle avait eu une enfance difficile et sortait d'une liaison avec un type qui lui tapait dessus. Sûr que Cambouis allait lui faire du bien ! Adeline pressentait que son weekend allait se prolonger, qu'elle allait s'installer. Ils s'étaient rencontrés au quatorze juillet à Chalons/Saône. C'était une mignonne bourguignonne aux cheveux courts et noirs, à la verve déployée et au décolleté généreux. On aurait dit Betty Boop et elle en jouait ! Elle prenait des airs de petite fille innocente, boudeuse, espiègle. Elle charmait son monde à coups de grands clignements de cils accompagnés d'une moue irrésistible. Cambouis était aux anges. Ils faisaient ensemble des soirées sur la terrasse d'Adeline ou bien dans son mobil à lui. En bref, c'était la fête. Elle savait propager la joie autour d'elle, elle émettait des nuages embaumés tel un diffuseur de parfum. Adeline aurait dû parier : Betty Boop ne rentra jamais dans ses pénates. Au bout d'une semaine, elle avait pris possession des lieux et du bonhomme. Mais ça respirait le bonheur, alors pourquoi pas ? Finalement, ils se marièrent et ont aujourd'hui deux beaux enfants.

Adeline acheta son mobil-home grâce à un ami qui lui avança l'argent. Sa fille habitait désormais près de Limoges et son fils était près de Grenoble. Elle avait bientôt l'âge de la retraite et avait hâte d'y arriver car son nouveau but était de se rapprocher de ses enfants. Elle put quitter son travail à cinquante-sept ans en rupture conventionnelle de contrat. Bingo ! Elle mit son mobil-home en vente, prit une carte de France et traça un trait. Entre Limoges et Grenoble et à égale distance se trouve Thiers, une petite ville médiévale auvergnate. Le mobil fut vendu assez rapidement et Adeline s'installa un temps chez sa fille, afin de trouver un logement en Auvergne. Il ne lui fallut que deux mois pour trouver une maison rurale. Branle-bas de combat ! Re-déménagement. Elle tomba sous le charme de Thiers et de ses environs, à tel point qu'elle en fit un recueil de poésie. Ce n'était que du loisir : elle se promenait, visitait, prenait des photos et écrivait. Elle rencontra de nombreux artistes et artisans. Ses voisins, enfin ! Etaient charmants. Elle y resta trois ans et marqua son passage en Auvergne en offrant son recueil aux archives de Thiers. La distance étant raisonnable, elle voyait souvent ses enfants puis vint le jour tant espéré de la retraite. Re-Bingo ! Son fils qui rencontrait de sérieux problèmes avec son ex et sa fille lui demanda « M'man, maintenant que tu es en retraite, tu pourrais venir t'installer près de chez moi, au moins tu serais en sécurité puisque tu avances en âge ». L'idée plut bien à Adeline bien qu'elle en avait gros sur la patate de quitter l'Auvergne où elle s'était si bien intégrée mais il avait raison. Elle en parla avec sa fille qui faisait désormais sa vie et qui approuva. Adeline accepta de... Je vous le donne en mille ! Déménager.

Nouvelle contrée, nouveaux horizons et en avant pour l'Isère, ses joies et ses folies.